

Master Sciences sociales - Parcours Quantifier en sciences sociales
2025-2026

MÉMOIRE DE RECHERCHE

La distance dans la proximité : Les formes contemporaines de l'anonymat résidentiel

Une analyse quantitative à partir de l'enquête *Mon Quartier, Mes Voisins* (MQMV, Ined) 2018

Soutenu par

Alicia PAUL

Session

Juin 2026

Directeur

Damien Cartron

Sommaire

Introduction.....	0
Définition des concepts.....	2
Revue de littérature.....	2
Hypothèses.....	7
Méthodologie.....	8
 I- Produire des données sur les relations de voisinage : présentation et limites de l'enquête MQMV 2018.....	9
1.1 Construction de l'enquête et production des données.....	10
1.2. Champ et population.....	13
1.3. Usages scientifiques des données de l'enquête.....	14
1.4. Réflexivité sur les données et limites méthodologiques.....	16
 II- Opérationnaliser l'anonymat résidentiel.....	17
2.1. L'anonymat comme indifférence : l'absence d'intérêt pour les relations de voisinage	18
2.2. L'anonymat comme réserve : maintenir volontairement une distance avec ses voisin·es.	21
2.3. L'anonymat comme absence d'échanges et de services.....	22
2.4. L'anonymat comme marginalité relationnelle.....	25
2.5. Réflexivité sur la construction empirique de l'anonymat résidentiel.....	26
 III- Comparaison des indicateurs et effets des contextes sociaux et résidentiels..	29
3.1. Comparer les différentes mesures de l'anonymat résidentiel : recouvrement ou décalage ?.....	29
3.2. Les contextes urbains produisent-ils l'anonymat résidentiel ?.....	33
3.3. Les inégalités sociales dans la production de l'anonymat.....	37
3.4. Les inégalités résidentielles dans la production de l'anonymat.....	44
 Discussion.....	47
 Bibliographie.....	49
Annexes.....	51

Introduction

*« Nous ne connaissons souvent même pas de vue celui qui,
à longueur d'année, est notre voisin »*

Georg Simmel, *Métropoles et mentalités*, 1903, p.68

Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, le territoire français a connu un important processus d'urbanisation. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le développement de l'industrie et des services, la mécanisation de l'agriculture ainsi que les migrations des populations rurales vers les villes ont fortement accru la population urbaine. En France, la part de la population vivant en ville passe ainsi d'environ 53% en 1936 à 70% en 1968. Aujourd'hui, près de 80% de la population réside dans un espace urbain selon l'Insee¹. Cette urbanisation s'est accompagnée d'une augmentation de la densité résidentielle dans de nombreux territoires et du développement de nouvelles formes d'habitat collectif ou périurbain.

Ces transformations ont profondément modifié les formes de coexistence entre individus. Dans les espaces résidentiels contemporains, de nombreux·euses habitant·es vivent à proximité immédiate les uns des autres, partagent des espaces communs et se croisent quotidiennement dans les halls d'immeuble, les ascenseurs, les rues ou les équipements de quartier. Cette proximité spatiale pourrait laisser supposer l'existence de relations fréquentes entre voisin·es. Pourtant, le fait d'habiter à proximité d'autres individus ne conduit pas nécessairement au développement de relations sociales entre eux. En effet, certain·es habitant·es entretiennent des échanges réguliers avec leurs voisin·es, discutent dans les espaces communs, se rendent des services ou développent des formes d'entraide locale. À l'inverse, d'autres limitent leurs interactions, voire cherchent à éviter les contacts avec les personnes résidant à proximité. Des individus peuvent ainsi partager un même immeuble ou une même rue pendant plusieurs années sans réellement se connaître ni entretenir de relations durables.

Les relations de voisinage constituent ainsi un objet d'analyse sociologique à part entière. Elles permettent d'interroger la manière dont des individus partageant une proximité

¹Insee, Recensement de la population 2021, cité dans Centre d'observation de la société, « La part de la population vivant en ville progresse moins rapidement », 2025

https://www.observationsociete.fr/territoires/lieu-de-vie_terri/la-part-de-la-population-vivant-en-ville-plafonne/

résidentielle construisent ou non des relations sociales dans la vie quotidienne. L'étude du voisinage conduit alors à analyser les formes ordinaires de sociabilité, mais aussi les mécanismes de distance sociale ou d'évitement qui peuvent se développer au sein même des espaces résidentiels.

Définition des concepts

Il convient à présent de définir certains concepts centraux dans ce mémoire. Tout d'abord, les relations de voisinage désignent l'ensemble des interactions sociales qui peuvent se développer entre des individus partageant une proximité géographique². Elles reposent sur une co-présence spatiale qui n'est généralement pas choisie, contrairement à d'autres relations sociales comme par exemple les relations amicales, mais qui peut néanmoins donner lieu à des échanges réguliers, à des formes d'entraide, de conflit, ou, au contraire, à de l'évitement et de l'indifférence. Cette situation peut être interprétée comme une forme d'anonymat résidentiel. Dans ce mémoire, l'anonymat ne renvoie pas uniquement à une absence totale de contact, mais peut également désigner des relations réduites à des interactions brèves, impersonnelles ou circonstanciées. Il désigne une configuration relationnelle caractérisée par une faible ou inexistante interconnaissance entre voisin·es, dans laquelle la proximité spatiale entre habitant·es ne s'accompagne pas de la constitution de forts liens sociaux. Enfin, les contextes urbains renvoient ici aux caractéristiques géographiques et spatiales des espaces résidentiels, telles que la densité de population, le type d'habitat ou la taille des agglomérations. Les inégalités résidentielles désignent quant à elles les différences de conditions d'habitat susceptibles d'influencer les formes de sociabilité locale, qu'il s'agisse du statut résidentiel (propriétaire/locataire), ou encore des trajectoires résidentielles.

Revue de littérature

Les relations de voisinage occupent une place singulière dans l'étude des sociabilités contemporaines. Situées entre proximité spatiale et relations sociales, elles interrogent la manière dont les individus composent avec les personnes qui partagent leur environnement résidentiel immédiat. La littérature souligne la diversité des formes de sociabilité locale et la nécessité de les replacer dans leurs contextes sociaux et résidentiels.

² Les frontières du voisinage ne sont pas définies de manière univoque dans la littérature sociologique. Selon les contextes étudiés et les enquêtes mobilisées, le voisinage peut renvoyer à des échelles variables de proximité résidentielle : le même palier, le même immeuble, la même rue, le même quartier ou encore la même commune.

Les premières enquêtes quantitatives consacrées aux relations ordinaires mettent déjà en évidence l'importance du voisinage dans les réseaux personnels. À partir de l'enquête *Contacts entre les personnes* (Ined, 1982-1983), François Héran montre que les voisin·es constituent l'une des relations les plus fréquentes du quotidien, même si elles occupent généralement une position moins centrale que les liens familiaux ou amicaux. Les relations de voisinage reposent le plus souvent sur des échanges de faible intensité fondées sur des salutations, conversations occasionnelles, petits services ou de l'entraide ponctuelle. Elles sont néanmoins suffisamment fréquentes pour constituer une dimension importante de la sociabilité ordinaire³. Héran souligne également que les pratiques de voisinage sont socialement différenciées : elles varient selon l'âge, la composition familiale, l'activité professionnelle ou encore les conditions de résidence. Dès lors, le voisinage apparaît comme une forme spécifique de relation sociale, ni totalement privée ni entièrement publique, qui dépend étroitement des situations sociales des individus.

Ces résultats rejoignent des travaux plus anciens consacrés aux réseaux de relations dans les espaces urbains. Courgeau montre dès les années 1970 que la proximité résidentielle demeure un support important de sociabilité, même dans des contextes urbains marqués par une forte mobilité résidentielle⁴. De leur côté, Guest et Wierzbicki observent aux États-Unis que les liens de voisinage persistent malgré les transformations urbaines de la seconde moitié du XXe siècle⁵. Ces travaux contribuent à remettre en cause l'idée selon laquelle l'urbanisation entraînerait mécaniquement un affaiblissement généralisé des relations locales.

La réflexion sur les liens entre urbanisation et relations sociales trouve surtout un point d'ancrage majeur dans les travaux de Georg Simmel. Dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit* (1903), celui-ci s'interroge sur les conséquences de la métropole moderne sur les formes de sociabilité⁶. Son analyse part d'un constat : la vie urbaine expose les individus à une grande quantité de stimulations, de rencontres et d'informations. Face à cette intensification des sollicitations, les habitant·es développent des mécanismes de protection psychique destinés à préserver leur capacité d'action. Simmel désigne notamment sous le terme de « caractère blasé » (*ibid*, p.49) une forme d'indifférence relative à l'égard des

³ HÉRAN François, « Comment les Français voient », *Economie et Statistique*, vol. 195, n° 1, Institut national de la statistique et des études économiques, 1987, p. 43-59.

⁴ COURGEAU Daniel, « Les réseaux de relations entre personnes. Étude d'un milieu urbain », *Population*, vol. 30, n° 2, Institut national d'études démographiques, 1975, p. 271-283.

⁵ GUEST Avery M. et Susan K. WIERZBICKI, « Social Ties at the Neighborhood Level: Two Decades of GSS Evidence », *Urban Affairs Review*, vol. 35, n° 1, 1999, p. 92-111.

⁶ SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 910, 2018 [1903], 107 p., trad. J.-L. Vieillard-Baron & F. Joly.

personnes et des situations rencontrées quotidiennement. Dans un environnement saturé de sollicitations, tout ne peut plus faire l'objet d'un investissement affectif ou d'une attention soutenue. Les habitant·es des grandes villes maintiennent une certaine distance avec les autres, une « réserve » (*ibid*, p.53), qui repose sur la limitation volontaire des interactions et sur la préservation de frontières entre sphère privée et sphère publique. L'analyse simmélienne accorde également une place centrale au développement de l'économie monétaire. Dans les sociétés modernes, de nombreux biens et services peuvent être obtenus sur le marché sans recourir à des relations personnelles. Les individus deviennent ainsi moins dépendants des personnes qui les entourent immédiatement. Là où les petites communautés reposaient largement sur des relations d'interconnaissance et sur du troc, la grande ville favorise des interactions plus impersonnelles⁷. Enfin, Simmel souligne que l'urbanisation participe d'un mouvement plus général d'individualisation. La métropole offre aux individus une liberté plus importante vis-à-vis des contrôles communautaires, mais cette autonomie accrue s'accompagne également d'un risque plus grand d'isolement ou de détachement relationnel. Simmel n'emploie pas l'expression d'« anonymat résidentiel ». Ses analyses fournissent néanmoins plusieurs mécanismes théoriques du citadin qui peuvent être transposés plus particulièrement aux relations de voisinage : la réserve, l'indifférence relative aux personnes inconnues, la diminution des dépendances interpersonnelles et l'autonomisation croissante des individus. Son œuvre constitue ainsi un cadre pour interroger les formes contemporaines de distance sociale entre voisin·es.

Les recherches ultérieures ont toutefois largement nuancé l'idée selon laquelle l'urbanisation conduirait nécessairement à un affaiblissement des relations locales. Dès les années 1970, Chamboredon et Lemaire montrent que la proximité spatiale ne suffit pas à produire de la proximité sociale. À partir de l'étude des grands ensembles, ils mettent en évidence la persistance de fortes distances sociales entre habitant·es partageant pourtant un même espace résidentiel⁸. La cohabitation quotidienne n'abolit ni les différences de classe ni les mécanismes de ségrégation symbolique. Cette perspective montre que la proximité résidentielle a des effets intégrateurs, mais également des usages différenciés.

Les travaux ethnographiques confirment cette diversité des situations observées. Les relations entre voisin·es oscillent entre coopération, indifférence, surveillance mutuelle et conflits. La proximité résidentielle génère des interactions spécifiques qui ne se réduisent ni à l'entraide

⁷ SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, op. cit., p.45

⁸ CHAMBOREDON Jean-Claude et MADELEINE LEMAIRE, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. 11, n° 1, 1970, p. 3-33.

ni à l'amitié. Les habitant·es développent des formes de coexistence fondées sur des ajustements permanents, des règles implicites de discrétion ou des stratégies d'évitement destinées à rendre supportable la proximité quotidienne⁹.

Plusieurs enquêtes qualitatives mettent également en évidence la persistance de sociabilités locales relativement denses dans certains contextes résidentiels. Les travaux de Cartier et al. sur les espaces pavillonnaires populaires montrent que les voisin·es peuvent constituer des ressources importantes dans la vie quotidienne, notamment à travers l'échange de services, la garde d'enfants ou les formes ordinaires d'entraide¹⁰. De même, les réseaux de proximité jouent souvent un rôle essentiel dans les quartiers populaires car ils participent à l'accès à diverses ressources matérielles et relationnelles¹¹. Ces recherches remettent en question l'opposition classique entre communautés locales intégrées et anonymat urbain généralisé.

Cette remise en cause d'une lecture strictement urbaine du voisinage se retrouve dans les travaux récents consacrés aux sociabilités locales. Les recherches menées à partir de l'enquête *Mon Quartier, Mes Voisins* (MQMV) montrent ainsi que les relations de voisinage demeurent une composante importante de la vie sociale contemporaine. Ce constat prolonge les résultats obtenus par François Héran dans les années 1980 : si 91% des ménages entretiennent au moins une relation avec leurs voisin·es, les liens étroits d'amitié ou d'entraide ne concernent qu'une minorité d'entre eux (28%). Les analyses d'Authier et Cayouette-Remblière confirment cette prédominance des relations faibles. La plupart des habitant·es connaissent certains de leurs voisin·es, les saluent, discutent avec eux ou échangent occasionnellement des services, mais les relations les plus intenses restent concentrées sur un nombre limité de personnes¹². À partir des données de MQMV, les auteur·rices montrent ainsi que le voisinage ne constitue pas une réalité homogène mais un continuum de situations relationnelles, allant du « voisin fantôme », avec lequel aucune relation n'est entretenue, jusqu'à l'« ami voisin », qui appartient pleinement à la sphère amicale¹³. Cette diversité des formes de voisinage apparaît fortement structurée par les caractéristiques sociales des habitant·es. Les retraités, les familles avec enfants, les propriétaires et les personnes installées de longue date dans leur quartier connaissent

⁹ HAUMONT Bernard et Alain MOREL (éd.), *La société des voisins : Partager un habitat collectif*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2005.

¹⁰ CARTIER Marie, Isabelle COUTANT, Yasmine SIBLOT et Olivier MASCLÉ, *La France des « petits-moyens »*. *Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte, 2008, 324 p.

¹¹ FOL Sylvie, « Mobilité et ancrage dans les quartiers pauvres : les ressources de la proximité », *Regards Sociologiques*, n° 40, Association Regards Sociologiques, 2010, p. 27-43.

¹² AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUILLE-REMBLIÈRE, *Ce que voisiner veut dire : une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2025. 300 p.

¹³ *ibid.*, p. 172-173.

davantage leurs voisin·es et entretiennent avec eux des relations plus fréquentes que les individus plus jeunes ou plus mobiles résidentielllement¹⁴. Ces différences ne concernent pas seulement le volume des relations mais également les ressources qu'elles procurent. En effet, les classes populaires mobilisent plus fréquemment leurs voisin·es pour obtenir ou rendre des services, tandis que les catégories supérieures disposent davantage de ressources relationnelles extérieures au quartier et dépendent moins des sociabilités locales¹⁵. Dès lors, le voisinage n'apparaît pas comme un mécanisme compensant les inégalités sociales observées dans d'autres sphères de la vie sociale. Au contraire, Cayouette-Remblière et Charmes mettent en évidence des logiques de cumul : les individus les plus insérés dans les réseaux locaux sont souvent aussi ceux qui disposent des réseaux relationnels les plus développés hors du quartier¹⁶. Enfin, les formes de sociabilité varient selon les contextes résidentiels. Les caractéristiques sociales et morphologiques des quartiers influencent les opportunités de rencontre et les modalités de l'interconnaissance, mais la proximité spatiale entre groupes sociaux différents ne produit pas mécaniquement des relations durables ou une plus grande mixité sociale¹⁷.

Dans ce cadre, la littérature permet de dégager une tension centrale : d'un côté, la proximité résidentielle rend possibles des interactions régulières entre voisin·es ; de l'autre, cette même proximité coexiste fréquemment avec des formes de distance sociale durable, voire d'absence de relation. Ce qui apparaît alors comme un « anonymat résidentiel » est documenté, mais rarement analysé comme objet en tant que tel, c'est-à-dire comme une configuration sociale produite par des mécanismes spécifiques et non comme une simple conséquence de l'absence de lien.

Dès lors, une limite importante de ces travaux tient au fait que l'anonymat est souvent traité de manière implicite, soit comme l'envers des relations de voisinage, soit comme un effet indirect de la densité urbaine ou de la modernité sociale, sans être systématiquement interrogé dans ses conditions de production concrètes. En particulier, les travaux existants

¹⁴ AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUE-REMBLIÈRE, « Voisiner, une pratique qui demeure... sélective », *Population & Sociétés*, vol. 589, n° 5, Ined Éditions, 2021, p. 1-4.

¹⁵ CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, Éric CHARMES et Hélène STEINMETZ, « À qui profite le voisinage ? Le voisinage au prisme des classes sociales », *Sociologie*, vol. 16, n° 4, Presses Universitaires de France, 2025, p. 367-386.

¹⁶ CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie et Éric CHARMES, « Social ties in and out of the neighbourhood: Between compensation and cumulation », *Urban Studies*, vol. 61, n° 8, 2024, p. 1581-1603.

¹⁷ CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, « Les rapports sociaux dans les quartiers de mixité sociale programmée », *Sociologie*, vol. 11, n° 1, Presses Universitaires de France, 2020, p. 1-22. ; CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, Éric CHARMES et Josette DEBROUX, « Les effets de quartier mis en contexte : à propos de la sociabilité locale dans les centres de deux petites villes françaises », *Géographie, économie, société*, vol. 26, n° 4, 2024, p. 493-523.

décrivent finement la diversité des formes de sociabilité locale, mais analysent plus rarement de manière systématique les conditions sociales et résidentielles qui produisent des formes durables de faible interconnaissance entre voisin·es. C'est ici que s'inscrit la problématique de ce mémoire. Nous cherchons à comprendre : **Pourquoi la production de l'anonymat dans les relations de voisinage ne relève-t-elle pas uniquement des contextes urbains mais aussi des inégalités sociales et résidentielles ?**

Cette perspective soulève plusieurs questions sous-jacentes. Premièrement, la question se pose de savoir si l'anonymat relève uniquement d'une logique de retrait individuel ou s'il s'inscrit dans des formes plus structurelles de différenciation sociale. Les travaux existants suggèrent en effet que les individus n'ont pas les mêmes ressources relationnelles, ni les mêmes dispositions à entrer en contact avec leurs voisin·es, mais ces dimensions sont rarement articulées de manière systématique avec les contextes résidentiels eux-mêmes. Dès lors, ce qui peut apparaître comme de l'indifférence ou une faible interconnaissance entre voisin·es peut aussi s'expliquer par des inégalités sociales (type d'emploi, horaires...) qui rendent plus ou moins probable l'établissement de relations de proximité selon les individus.

Par ailleurs, une autre zone d'incertitude concerne la nature même des relations dites « faibles » ou « minimales ». Entre l'absence totale de contact et la relation sociale construite, il existe tout un continuum d'interactions ordinaires dont la signification sociale reste difficile à stabiliser. Ces formes intermédiaires interrogent directement la frontière entre lien social et absence de lien : à partir de quel moment peut-on considérer qu'il y a relation, et à partir de quel moment s'agit-il simplement d'une coexistence sans véritable interconnaissance ? Cette question sera traitée lors de l'opérationnalisation de l'anonymat.

Hypothèses

À partir de la littérature mobilisée, il est possible de formuler trois hypothèses qui guideront l'analyse empirique. La première hypothèse s'inscrit dans la tradition de la sociologie urbaine classique, notamment à partir des travaux de Simmel sur la grande ville. Elle suppose que les habitant·es des espaces urbains denses entretiennent des relations de voisinage moins fréquentes et moins personnalisées que ceux des espaces moins denses, en raison de la multiplication des interactions potentielles et des mécanismes de mise à distance qui en découlent.

La deuxième hypothèse prolonge les travaux récents sur la différenciation sociale des sociabilités locales. Elle postule que les relations de voisinage sont socialement structurées.

On suppose notamment que certaines positions sociales, telles que le fait d'être jeune, de vivre seul ou d'occuper une position moins favorisée dans l'espace social, sont associées à des formes plus fréquentes d'anonymat résidentiel. À l'inverse, l'avancée en âge, la présence d'un conjoint ou d'enfants ainsi que la détention de ressources sociales plus importantes devraient favoriser l'entretien de relations de voisinage et réduire les formes d'anonymat résidentiel.

Enfin, la troisième hypothèse porte sur les effets des formes d'habitat et des trajectoires résidentielles. Elle suppose que certaines configurations résidentielles, telles que l'habitat collectif, le statut de locataire et une faible ancienneté dans le logement, favorisent davantage des formes d'anonymat entre voisin·es car elles limitent les opportunités d'ancrage relationnel durable.

Méthodologie

Nous répondrons à ces questions et testerons ces hypothèses à travers une analyse quantitative reposant sur l'enquête *Mon Quartier, Mes Voisins* (MQMV), réalisée par l'Ined et le Centre Max Weber en 2018¹⁸. Cette enquête comprend 2 572 individus interrogés, représentatifs des individus de plus de 18 ans résidant dans quatorze quartiers situés dans les agglomérations parisienne et lyonnaise. Elle mobilise un échantillon à l'échelle des individus. L'enquête MQMV se distingue des autres dispositifs quantitatifs sur la sociabilité, notamment de l'enquête *Contacts entre les personnes* de l'Ined (1982-1983), en ce qu'elle ne se limite pas à la mesure des relations interpersonnelles dans leur ensemble, mais cible spécifiquement les relations de proximité résidentielle. Elle se différencie également des approches exclusivement qualitatives du voisinage, en proposant un dispositif standardisé permettant de comparer systématiquement les formes de sociabilité locale selon les contextes, répété dans chaque quartier. Enfin, elle se distingue par l'introduction d'un module relationnel spécifique, qui permet de documenter concrètement les interactions entre voisin·es, au-delà des seules déclarations générales sur la sociabilité.

Le dispositif d'enquête repose par ailleurs sur une logique comparative entre différents espaces résidentiels situés dans les agglomérations parisienne et lyonnaise. L'objectif est de comparer des contextes urbains et sociaux contrastés afin d'observer comment varient les formes de sociabilité locale, d'interconnaissance ou d'anonymat résidentiel selon les configurations spatiales et sociales des quartiers étudiés.

¹⁸ Mon quartier, mes voisins (MQMV) (2018) [fichier de données]. Ined, Centre Max Weber [producteur]. Ined [distributeur]

Sur le plan de l'accessibilité aux données, les données quantitatives de l'enquête ont été obtenues via une procédure d'accès sécurisé (Quetelet-PROGEDO-Diffusion). L'accès est limité aux données anonymisées (les enquêtés ne sont pas identifiables). Les informations relatives aux entretiens qualitatifs réalisés dans le cadre de l'enquête ne sont pas accessibles pour cette raison, et ne seront donc pas mobilisées ici. La base de données quantitatives '*questio*' contient les 2 572 observations individuelles et regroupe l'ensemble des variables relatives aux caractéristiques sociales, aux pratiques de voisinage et aux représentations des enquêtés. Il existe une seconde base, la base '*contacts*', qui reconstitue les relations déclarées dans le module Contacts et qui permet de relier les individus interrogés aux personnes qu'ils citent, y compris lorsque ces dernières n'ont pas été elles-mêmes enquêtées. L'analyse quantitative proposée dans ce mémoire cherchera donc à mettre en évidence les facteurs sociaux et résidentiels associés aux différentes formes de voisinage, et plus particulièrement aux situations de faible interconnaissance entre habitants.

Afin de répondre à cette problématique, ce mémoire s'organise en trois parties. La première partie sera consacrée à la construction de l'objet d'étude et du dispositif méthodologique mobilisé. Il s'agira de présenter l'enquête MQMV et de situer ce travail dans les précédents usages de cette enquête. Dans un second temps, nous chercherons, à partir de l'analyse du citoyen de Simmel, à savoir comment l'anonymat résidentiel peut être construit comme objet statistique. Cette étape repose sur l'élaboration de plusieurs indicateurs mesurant différentes formes d'interactions entre voisins, afin d'objectiver empiriquement les variations des relations de proximité. Enfin, la troisième partie analysera les déterminants de l'anonymat résidentiel. Elle examine dans un premier temps dans quelle mesure les contextes urbains et leur densité favorisent des formes de distance sociale entre habitants. Elle montre ensuite que ces effets restent partiels et non linéaires, et qu'ils doivent être complétés par une analyse des inégalités sociales et des trajectoires résidentielles. L'objectif est ainsi de mettre en évidence que les formes de voisinage dépendent également des positions sociales et des conditions d'ancrage résidentiel des individus.

I- Produire des données sur les relations de voisinage : présentation et limites de l'enquête MQMV 2018

Afin de répondre à notre problématique, il conviendra tout d'abord de présenter et d'analyser les données que l'on va utiliser tout au long de ce mémoire.

1.1 Construction de l'enquête et production des données

Afin d'étudier les relations de voisinage, ce mémoire s'appuie sur l'enquête *Mon Quartier, Mes Voisins* (MQMV), réalisée en 2018 sous la direction d'une équipe de chercheurs de l'Institut national d'études démographiques (INED) et du Centre Max Weber (CMW)¹⁹. Cette enquête constitue aujourd'hui l'un des rares dispositifs statistiques français spécifiquement consacrés aux relations de voisinage et aux sociabilités locales. Elle offre ainsi un matériau particulièrement pertinent pour analyser les formes contemporaines du lien entre voisins.

Pour mieux comprendre les conditions de production des données mobilisées dans ce travail, un entretien a été réalisé en février 2026 avec Joanie Cayouette-Remblière, sociologue et membre de l'équipe de recherche à l'origine de l'enquête. Cet échange a été complété par l'analyse du bilan méthodologique de la collecte des données, rédigé en novembre 2020, ainsi que du rapport scientifique final publié en avril 2021.

L'enquête MQMV est un projet de recherche initié en 2014 par une équipe de chercheurs en sociologie et en démographie. Contrairement à de nombreuses enquêtes quantitatives produites à la demande d'institutions publiques, elle ne répond pas à une commande politique spécifique mais à une problématique scientifique portant sur les transformations des sociabilités de proximité dans les espaces résidentiels contemporains. Son financement repose néanmoins sur plusieurs partenaires institutionnels : l'Union sociale pour l'habitat, l'Agence nationale de la cohésion des territoires, la Caisse des dépôts et consignations, la Ville de Paris, la Métropole de Lyon ainsi que le Plan Urbanisme Construction Architecture. Des séminaires annuels réunissant chercheurs et financeurs ont été organisés entre 2016 et 2021. Si certains partenaires ont pu suggérer l'intégration de thèmes particuliers dans le questionnaire, notamment autour de la participation à la Fête des voisins, l'orientation générale de la recherche est restée définie par les objectifs scientifiques de l'équipe.

¹⁹ Mon quartier, mes voisins (MQMV) (2018) [fichier de données]. Ined, Centre Max Weber [producteur]. Ined [distributeur]

L'enquête a été menée dans les agglomérations de Paris et de Lyon. Ce choix répond à la fois à des contraintes matérielles et à des considérations scientifiques. D'un côté, les ressources disponibles ne permettaient pas de déployer un dispositif national. De l'autre, les chercheurs disposaient déjà de réseaux de recherche et d'une bonne connaissance de ces territoires, ce qui facilitait la préparation du terrain et la collecte des données. L'objectif n'était pas de produire un échantillon représentatif de l'ensemble des quartiers français, mais de comparer des contextes résidentiels variés afin d'observer comment les caractéristiques sociales et urbaines des espaces influencent les relations de voisinage.

Pour ce faire, quatorze terrains d'enquête ont été sélectionnés, répartis entre les régions parisienne et lyonnaise. Les chercheurs ont retenu sept types de contextes résidentiels contrastés, présents dans chacune des deux agglomérations selon une logique d'« homologie structurale ». Cette démarche consiste à comparer des espaces occupant des positions similaires dans la structure sociale urbaine de chaque métropole. Les terrains retenus comprennent ainsi des quartiers bourgeois de centre-ville, des quartiers gentrifiés, des quartiers populaires de centre-ville, des quartiers de mixité sociale programmée, des grands ensembles engagés dans des opérations de rénovation urbaine, des centres de petites villes périurbaines ainsi que des communes rurales périurbaines.

Tableau 1 : Les quatorze quartiers d'études

Types	Région parisienne		Région lyonnaise	
	Quartier	Commune	Quartier	Commune
Bourgeois en ville-centre	Auteuil	Paris 16e	Ainay	Lyon 2e
Gentrifié en ville-centre	Batignolles	Paris 17e	Croix Rousse	Lyon 4e
Populaire en ville-centre	Riquet	Paris 19e	Grange Rousse	Lyon 8e
Quartier de mixité sociale programmée	Quartier du Port	Choisy le Roi	ZAC du Bon Lait	Lyon 7e
Grands ensembles en rénovation urbaine	Navigateurs	Choisy le Roi	Armstrong	Venissieux
Petites villes périurbaines éloignées	Montereau (centre)	Montereau-fault-Yonne	La Tour-du-Pin (centre)	La Tour-du-Pin
Communes rurales périurbaines	Marolles sur Seine	Marolles sur Seine	La Bâtie-Montgascon	La Bâtie-Montgascon

Source : Authier, Jean-Yves & Cayouette-Remblière, Joanie (dir.), 2021. *Les formes contemporaines du voisinage. Espaces résidentiels et intégration sociale*. Paris : Centre Max Weber - Ined, rapport de recherche, p.30.

À l'intérieur de chacun de ces terrains, les chercheurs ont défini des « voisinages statistiques raisonnés » (VSR), qui constituent les unités spatiales de référence de l'enquête. Chaque VSR regroupe environ 1 000 logements. Ces VSR ont été délimités en prenant appui sur les contours des IRIS, les délimitations de la carte scolaire, la morphologie des quartiers, leurs frontières physiques et leurs limites administratives. Cette démarche visait à identifier des espaces résidentiels cohérents du point de vue des pratiques quotidiennes des habitant·es tout en garantissant des effectifs comparables entre les différents terrains d'enquête.

La collecte des données s'est déroulée du 21 mars au 4 juillet 2018. Les entretiens ont été réalisés au domicile des enquêté·es en face-à-face à l'aide d'un questionnaire administré sur ordinateur (CAPI). Les questionnaires, d'une durée moyenne d'environ cinquante minutes, ont été administrés par une quarantaine d'enquêteur·ices formé·es spécifiquement pour l'enquête.

Le protocole d'échantillonnage constitue l'une des spécificités majeures de l'enquête. Il repose sur un dispositif combinant échantillonnage probabiliste et approche relationnelle. Dans un premier temps, un échantillon de logements a été tiré au sort dans chaque VSR selon un plan de sondage stratifié par statut d'occupation du logement, distinguant notamment le parc privé et le parc social. Les adultes résidant dans ces logements constituent l'échantillon initial, désigné sous le nom d'échantillon N.

Dans un second temps, les enquêté·es de l'échantillon N étaient invités à citer jusqu'à quatre personnes avec lesquelles ils entretenaient les relations de voisinage les plus importantes au sein de leur immeuble ou de leur quartier. Lorsque ces personnes figuraient dans la base de sondage, elles étaient contactées et interrogées à leur tour. Elles constituent ce que les chercheurs appellent l'échantillon N+, construit selon une logique boule de neige. Les personnes citées par les enquêté·es N+ pouvaient également être interrogées lorsque cela était possible. Ce dispositif original permet non seulement d'obtenir des données représentatives de la population des quartiers étudiés, mais également de reconstituer une partie des réseaux relationnels existant entre habitant·es.

Au total, l'enquête a permis de recueillir 2 572 questionnaires. Parmi eux, 1 667 concernent des individus tirés au sort dans l'échantillon initial, soit près de 65% des répondants, tandis que 905 questionnaires proviennent des contacts cités. Le taux de réponse atteint environ 40,5% pour l'échantillon N et 50,2% pour l'échantillon N+. La structure finale de l'échantillon est proche de celle qui avait été anticipée lors de la conception de l'enquête, avec environ deux tiers d'enquêtés tirés au sort et un tiers de contacts cités. Une pondération statistique a par ailleurs été calculée afin de corriger les effets du plan de sondage ainsi que certains biais de non-réponse, notamment liés au statut du logement.

Enfin, le questionnaire est organisé autour de huit grands modules portant sur la composition du ménage, le rapport au quartier, les relations de voisinage, les contacts cités, l'intégration locale, la scolarité des enfants, la trajectoire résidentielle et les caractéristiques sociodémographiques des enquêtés. Une attention particulière est accordée à la distinction entre les relations entretenues avec les voisins de l'immeuble ou de la rue et celles nouées avec les habitants du quartier au sens plus large. Cette différenciation permet d'appréhender plusieurs échelles du voisinage et de mieux saisir la diversité des formes de sociabilité locale. Pour finir, une phase qualitative a été réalisée au printemps 2019. Elle a pris la forme de 210 entretiens auprès de personnes qui avaient accepté d'être recontactées lors de l'enquête par questionnaire. Ces entretiens ont permis d'approfondir certains sujets abordés dans le questionnaire.

1.2. Champ et population

Le champ de l'enquête MQMV est constitué des personnes âgées de 18 ans ou plus résidant dans leur résidence principale au sein des quatorze voisinages statistiques raisonnés (VSR) sélectionnés dans les agglomérations parisienne et lyonnaise. L'unité statistique retenue est donc l'individu adulte vivant dans un logement ordinaire situé dans l'un des quartiers enquêtés.

Ce champ implique plusieurs exclusions. Les mineurs ne sont pas directement interrogés, même si certaines informations relatives aux enfants sont recueillies à travers les questions portant sur la composition du ménage ou la scolarité. Les personnes vivant en institution (maisons de retraite, foyers, établissements spécialisés) ne sont pas incluses dans le dispositif. De même, les personnes ne maîtrisant pas suffisamment le français pour répondre au questionnaire ou présentant des incapacités cognitives empêchant la passation de l'entretien ne sont pas représentées dans les données.

D'un point de vue géographique, l'enquête ne couvre qu'une partie du territoire français. Elle est limitée à deux grandes aires urbaines, Paris et Lyon, et à quatorze quartiers sélectionnés pour leur diversité sociale et résidentielle²⁰. Les espaces ruraux éloignés des grandes métropoles, les villes moyennes, ainsi que les territoires d'outre mer sont absents du champ d'observation. Les résultats produits à partir de MQMV ne peuvent donc être considérés comme représentatifs de l'ensemble de la population française.

Cette restriction du champ n'est toutefois pas une limite accidentelle du dispositif mais un choix méthodologique assumé. L'objectif de l'enquête n'était pas de mesurer statistiquement les relations de voisinage à l'échelle nationale, mais de comparer des contextes résidentiels contrastés et d'observer les mécanismes sociaux qui favorisent ou freinent les interactions entre habitant·es. Le dispositif privilégie ainsi la diversité des situations étudiées plutôt que la représentativité nationale. Comme le soulignent les concepteurs de l'enquête, la comparaison entre différents types de quartiers permet d'analyser la manière dont les propriétés sociales des habitant·es et les caractéristiques des espaces résidentiels contribuent conjointement à structurer les relations de voisinage.

1.3. Usages scientifiques des données de l'enquête

Depuis la collecte de l'enquête *Mon Quartier, Mes Voisins* (MQMV), les données ont donné lieu à de nombreuses analyses consacrées aux formes contemporaines du voisinage et à la place des relations locales dans la vie sociale des individus. Une partie importante de ces travaux a été synthétisée dans l'ouvrage collectif dirigé par Jean-Yves Authier et Joanie Cayouette-Remblière, *Ce que voisiner veut dire. Une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*²¹. Les exploitations de l'enquête ont principalement porté sur trois dimensions : les pratiques de voisinage elles-mêmes, les inégalités sociales qui les structurent et l'influence des contextes résidentiels sur les sociabilités locales.

Les premiers travaux ont cherché à mesurer l'ampleur et les formes des relations de voisinage. À partir des données MQMV, Authier et Cayouette-Remblière montrent que le voisinage demeure une pratique largement répandue malgré les discours récurrents sur

²⁰ CAYOUILLE-REMBLIÈRE Joanie, Aurélie SANTOS et Camille NOÛS, « Regards sociologiques sur la constitution des bases de sondage: Ce que compter des logements sur le terrain veut dire », *Genèses*, vol. 121, n° 4, Belin, 2020, p. 121-141.

²¹ AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUILLE-REMBLIÈRE, *Ce que voisiner veut dire: une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, op. cit.

l'affaiblissement des liens de proximité dans les sociétés urbaines contemporaines²². La majorité des enquêté·es déclarent connaître au moins certains de leurs voisin·es et entretenir avec elles·eux des interactions régulières. Toutefois, ces relations prennent principalement la forme de salutations, de conversations occasionnelles ou de petits services rendus. Les auteurs soulignent également que le voisinage constitue une pratique socialement sélective : les individus les plus investis dans les relations de voisinage ne sont pas nécessairement ceux qui disposent des réseaux relationnels les plus restreints. Au contraire, les relations locales s'ajoutent souvent à d'autres formes de sociabilité plutôt qu'elles ne les remplacent.

Les données ont également été mobilisées pour analyser les inégalités sociales face au voisinage. Cayouette-Remblière, Charmes et Steinmetz montrent que la position sociale influence à la fois l'intensité des relations de voisinage et les bénéfices que les individus peuvent en tirer²³. Les membres des classes populaires déclarent plus fréquemment entretenir des relations d'entraide avec leurs voisin·es et mobiliser ces derniers pour des besoins pratiques du quotidien. À l'inverse, les cadres et professions supérieures disposent plus souvent de réseaux relationnels extérieurs au quartier et sollicitent moins leurs voisin·es comme ressources. Les auteurs montrent ainsi que le voisinage constitue davantage une ressource utile pour les catégories populaires que pour les groupes les plus favorisés. D'autres variables apparaissent également déterminantes. L'ancienneté résidentielle favorise fortement la constitution de liens locaux, tandis que les personnes âgées et les ménages avec enfants entretiennent généralement davantage de relations de voisinage que les jeunes adultes ou les personnes vivant seules²⁴.

Un autre ensemble de recherches s'est intéressé au rôle joué par les contextes résidentiels. En mobilisant les différents terrains de l'enquête, Cayouette-Remblière et Charmes montrent que les caractéristiques sociales des habitant·es et celles des quartiers produisent des effets cumulés sur les sociabilités locales.²⁵ Les habitant·es disposant des réseaux relationnels les plus étendus sont souvent ceux qui cumulent des relations à l'intérieur et à l'extérieur de leur quartier, ce qui conduit les auteurs à remettre en question l'idée selon laquelle les liens locaux compenseraient systématiquement l'absence de ressources relationnelles extérieures. Dans la même perspective, Cayouette-Remblière, Charmes et Debroux mettent en évidence que les

²² AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOINETTE-REMBLIÈRE, « Voisiner, une pratique qui demeure... sélective », art.cit.

²³ CAYOINETTE-REMBLIÈRE Joanie, Éric CHARMES et Hélène STEINMETZ, « À qui profite le voisinage ? Le voisinage au prisme des classes sociales », art. cit.

²⁴ AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOINETTE-REMBLIÈRE, *Ce que voisiner veut dire: une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, op. cit.

²⁵ CAYOINETTE-REMBLIÈRE Joanie et Eric CHARMES, « Social ties in and out of the neighbourhood: Between compensation and cumulation », art. cit.

formes de voisinage observées dans les centres de petites villes périurbaines ne peuvent être expliquées uniquement par les caractéristiques individuelles des habitant·es.²⁶ Les propriétés morphologiques des espaces résidentiels, les trajectoires des quartiers ou encore les normes locales d'interaction contribuent également à structurer les relations entre voisin·es.

Enfin, les données MQMV ont été utilisées pour étudier les effets de politiques urbaines spécifiques, notamment les politiques de mixité sociale. À partir d'une enquête menée dans des quartiers de mixité sociale programmée, Cayouette-Remblière montre que la proximité spatiale entre groupes sociaux différents ne produit pas mécaniquement des relations sociales²⁷. Des interactions existent entre habitant·es de statuts sociaux différents mais elles demeurent souvent limitées et fortement encadrées par les distances sociales préexistantes. Par ces résultats, nous relativisons l'idée selon laquelle l'intégration sociale serait favorisée par la cohabitation résidentielle.

Les travaux réalisés à partir de MQMV se sont intéressés aux formes du voisinage, aux ressources qu'il procure ou aux variations observées selon les contextes résidentiels, ce qui nous montre que cette enquête permet d'étudier à la fois les caractéristiques des habitant·es, les propriétés des quartiers et les relations entretenues entre voisin·es. En revanche, la question de l'absence de relations de voisinage ou du maintien volontaire de distances sociales entre habitant·es a été moins directement étudiée. Or, les données de l'enquête permettent également d'interroger les situations dans lesquelles les individus connaissent peu leurs voisin·es, limitent leurs interactions ou privilégient l'anonymat résidentiel. C'est dans cette perspective que s'inscrit ce mémoire, qui cherche à comprendre comment les caractéristiques sociales des individus et les contextes résidentiels contribuent à produire des formes différenciées d'anonymat entre voisin·es.

1.4. Réflexivité sur les données et limites méthodologiques

MQMV présente certaines limites dont il convient de tenir compte dans l'interprétation des résultats. Une première limite tient au caractère localisé de l'enquête. Les données ont été recueillies dans quatorze quartiers des agglomérations parisiennes et lyonnaises et ne visent donc pas à produire des résultats représentatifs de l'ensemble de la population

²⁶ CAYOUILLE-REMBLIÈRE Joanie, Éric CHARMES et Josette DEBROUX, « Les effets de quartier mis en contexte : à propos de la sociabilité locale dans les centres de deux petites villes françaises », art. cit.

²⁷ CAYOUILLE-REMBLIÈRE Joanie, « Les rapports sociaux dans les quartiers de mixité sociale programmée », art. cit.

française. Par ailleurs, l'enquête repose sur une observation réalisée à un moment donné, en 2018. Elle permet ainsi d'identifier des associations entre variables mais ne permet pas d'analyser l'évolution des relations de voisinage dans le temps.

La principale limite de l'enquête concerne toutefois le caractère déclaratif des données recueillies. Les relations de voisinage sont appréhendées à travers les réponses des enquêtés et non par l'observation directe de leurs pratiques. Or, la manière de définir un voisin, d'évaluer la fréquence d'une interaction ou de qualifier une relation peut varier selon les individus. Les réponses produites dépendent donc à la fois des pratiques effectives et de la perception qu'en ont les enquêtés. De plus, les relations de voisinage étant généralement associées à des représentations positives de convivialité ou d'entraide, certains répondants peuvent être amenés à présenter leurs pratiques sous un jour plus favorable que la réalité.

Cette question est particulièrement importante dans le cadre de notre recherche. En effet, l'enquête MQMV a été conçue pour étudier les relations de voisinage et non leur absence. L'anonymat résidentiel ne correspond donc à aucune variable directement disponible dans la base. Il doit être reconstruit à partir de plusieurs indicateurs relatifs à la connaissance des voisins, à la fréquence des interactions ou à la participation à la vie locale. L'objet étudié dans ce mémoire résulte ainsi d'un travail d'opérationnalisation réalisé à partir des données existantes.

Enfin, les indicateurs mobilisés ne permettent d'appréhender qu'une partie des réalités recouvertes par la notion d'anonymat. Un faible niveau d'interactions avec les voisins ne signifie pas nécessairement un désintérêt pour le quartier, pas plus qu'une connaissance de plusieurs voisins n'implique l'existence de liens forts. Les analyses qui suivent portent donc moins sur un anonymat absolu que sur les facteurs sociaux associés à des formes plus ou moins développées de relations de voisinage.

II- Opérationnaliser l'anonymat résidentiel

Après avoir présenté les données mobilisées dans ce mémoire, il convient désormais de transformer le concept d'anonymat résidentiel en objet statistique. L'enquête MQMV ne comporte pas de variable mesurant directement l'anonymat. Celui-ci doit donc être construit à partir d'indicateurs présents dans la base. Pour ce faire, nous nous appuyons sur les

analyses développées par Georg Simmel dans *La grande ville et la vie de l'esprit* (1903)²⁸. L'anonymat y apparaît comme une conséquence de la dissociation entre proximité spatiale et proximité sociale, qui peut prendre différentes formes : indifférence à l'égard d'autrui, réserve dans les interactions, faible interdépendance entre habitant·es ou encore absence d'intégration dans les réseaux locaux. Les sous-parties suivantes proposent ainsi plusieurs manières d'opérationnaliser l'anonymat résidentiel à partir des données de l'enquête.

2.1. L'anonymat comme indifférence : l'absence d'intérêt pour les relations de voisinage

Une première manière d'appréhender l'anonymat résidentiel consiste à le considérer comme une forme d'indifférence à l'égard des relations de voisinage. Cette approche s'inspire directement des analyses développées par Georg Simmel. Selon lui, la multiplication des sollicitations sensorielles et sociales propres à la vie urbaine conduit les individus à développer ce qu'il nomme une attitude « blasée »²⁹. Confrontés à une multitude de personnes, de situations et d'informations, les habitant·es des grandes villes tendent à réduire leur implication affective dans les interactions ordinaires. Les personnes qui les entourent cessent alors d'apparaître comme des individus singuliers et deviennent socialement moins significatives. Cette forme d'indifférence constitue pour Simmel un mécanisme d'adaptation à l'intensité de la vie urbaine.

Transposée aux relations de voisinage, cette intuition conduit à considérer que l'anonymat ne résulte pas nécessairement d'une absence de contacts ou d'occasions d'interaction. Il peut également correspondre à une faible valorisation des relations avec les voisin·es. Dans cette perspective, un individu peut connaître certaines personnes de son quartier tout en accordant peu d'importance au voisinage dans sa vie quotidienne. L'anonymat renvoie alors moins à un manque de relations qu'à un faible investissement subjectif dans celles-ci.

Plusieurs questions de l'enquête MQMV permettent d'approcher cette dimension. Ces questions donnent accès non seulement aux pratiques des individus, mais aussi à leur rapport subjectif au voisinage.

²⁸ SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, op. cit.

²⁹ *ibid.*, pp.49-52

Premièrement, la variable F_REL³⁰ permet de caractériser la nature des relations entretenues avec les voisines : « *Globalement, aujourd’hui, vous diriez que vos relations avec vos voisins sont* » : 1. très bonnes 2. bonnes 3. mauvaises 4. très mauvaises 5. différentes selon les voisins 6. inexistantes. Les modalités 5 et 6 ne sont pas lues à haute voix par l’enquêteur·ice, ce qui, par conséquent, peut diminuer leur effectif. Il y a aussi la variable F_REL2³¹ qui mesure l’importance accordée aux relations de voisinage par les enquêté·es. Elle pose la question « *De façon plus générale, pour vous, avoir des relations avec ses voisins, c’est quelque chose de...* », et les modalités de réponse sont : 1. très important 2. important 3. peu important 4. pas important. Enfin, la variable F_FDV³² renseigne la participation à la Fête des voisins. À la question « *Participez-vous, vous personnellement, à la fête des voisins* », l’enquêté·e peut répondre : 1. chaque année 2. de temps en temps 3. jamais 4. il n’y a pas de fête des voisins.

Tableau 2 : Tris à plat des trois variables d’indifférence des relations de voisinage	
Characteristic	N = 2,572 [†]
[f_rel] Globalement, aujourd’hui, vous diriez que vos relations avec vos voisins sont	
1. très bonnes	29%
2. bonnes	61%
3. mauvaises	1.3%
4. très mauvaises	0.5%
5. différentes selon les voisins	2.6%
6. inexistantes	6.5%
[f_rel2] De façon plus générale, pour vous avoir des relations avec ses voisins, c’est quelque chose de...	
1. très important	26%
2. important	52%
3. peu important	15%
4. pas important	6.3%
[f_fdv] Participez-vous, vous personnellement, à la fête des voisins	
1. chaque année	9.7%
2. de temps en temps	18%
3. jamais	44%
7. il n’y a pas de fête des voisins	28%
[†] Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 29% des enquêté·es déclarent avoir de très bonnes relations avec leurs voisins. Les non-réponses (NA) sont exclues.	

³⁰ Ined, questionnaire MQMV, module Relations.

³¹ *idem*.

³² *idem*.

Afin d'opérationnaliser cette première dimension de l'anonymat, une première logique consistant à regrouper l'ensemble des individus répondant à au moins une des trois situations suivantes a d'abord été envisagée : déclarer que les relations de voisinage sont peu importantes ou pas importantes (21,3%), déclarer des relations inexistantes (6,5%), ou ne pas participer à la Fête des voisins (44% + 28%). Cette définition additive s'est toutefois révélée trop extensive (n=1,871, soit 73%), dans la mesure où elle conduit à regrouper des situations hétérogènes, allant d'un simple non-recours à un dispositif de sociabilité à une absence plus générale de relations de voisinage.

À l'inverse, une logique plus restrictive consistant à ne retenir que les individus cumulant l'ensemble de ces caractéristiques (attitude d'indifférence, absence de relations déclarées et non-participation à la Fête des voisins) a également été envisagée. Cette seconde option s'est cependant avérée trop limitative, en ne captant que des formes extrêmes d'éloignement au voisinage et en réduisant fortement les effectifs observés (n = 77, soit 3,0%).

Une solution intermédiaire a donc été retenue. Sont ainsi considérés comme relevant d'une forme d'anonymat les individus déclarant que les relations de voisinage sont peu ou pas importantes (F_REL2), et cumulant au moins un indicateur de faible implication relationnelle, à savoir soit la déclaration de relations inexistantes (F_REL), soit la non-participation à la Fête des voisins (F_FDV), tout en intégrant la limite liée à l'absence éventuelle d'organisation locale. Cette définition permet de retenir une cohérence minimale entre une disposition déclarée d'indifférence et une absence effective d'engagement dans les formes de sociabilité locale.

Tableau 3 : Tris à plat de la variable anonyme1	
Characteristic	N = 2,572 [†]
anonyme1	
<i>Anonyme 1</i>	18% (472)
<i>pas anonyme 1</i>	82% (2,100)
[†] Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 18% des enquêté-es sont indifférent à leurs relations de voisinage.	

La distribution de cette variable 'anonyme1' permet d'estimer la part des enquêté-es relevant de cette première forme d'anonymat résidentiel caractérisée par une faible valorisation du

voisinage et un faible engagement dans les formes de sociabilité locale, soit 18% des enquêtés (n = 472).

2.2. L'anonymat comme réserve : maintenir volontairement une distance avec ses voisins

Une deuxième manière d'appréhender l'anonymat résidentiel consiste à le définir à partir de la notion de réserve telle qu'elle est développée par Georg Simmel dans son analyse de la vie dans la grande ville³³. Dans ce cadre, la réserve renvoie à une forme de régulation des interactions sociales caractéristique des contextes urbains denses, dans lesquels les individus sont exposés à une multiplicité de contacts potentiels. Chez Simmel, la grande ville se distingue par l'intensité et la fréquence des stimulations sociales. Cette situation conduit à l'adoption de comportements de mise à distance dans les interactions quotidiennes. La réserve désigne ainsi une attitude par laquelle les individus limitent volontairement leurs engagements dans les relations ordinaires, en particulier avec des personnes socialement proches mais spatialement imposées, comme les voisins³⁴ :

L'attitude d'esprit des habitants des grandes villes les uns à l'égard des autres pourra bien être désignée d'un point de vue formel comme un caractère réservé. Si la rencontre extérieure et continue d'un nombre incalculable d'êtres humains devait entraîner autant de réactions intérieures que dans la petite ville, où l'on connaît presque chaque personne rencontrée et où l'on a un rapport positif à chacun (...) . Ce sont en partie cet environnement psychologique, en partie le droit de se méfier que nous avons à l'égard des éléments qui affleurent dans le contexte passager de la vie dans la grande ville, qui nous contraignent à cette réserve. Et, par suite, nous ne connaissons souvent pas, même de vue, nos voisins de palier, des années durant, et nous apparaissions comme froids et sans cœur à l'habitant des petites villes. (Simmel, 1903, pp.53-54)

Elle se traduit par une réduction des interactions, une neutralisation des occasions d'échange et, dans certains cas, par des formes d'évitement des contacts directs.

³³ SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, op. cit. pp.53-55.

³⁴ *ibid.*, pp.53-54

Dans le cadre de l'enquête MQMV, cette dimension est approchée à partir de la variable F_EVIT³⁵, issue de la question : « *Y a-t-il des voisins que vous évitez ?* », réponses oui/non. Cette variable permet d'identifier les enquêté·es déclarant éviter leurs voisin·es (réponse oui), et constitue ainsi un indicateur direct de mise à distance des relations de proximité dans l'espace résidentiel (voir tableau 4).

Tableau 4 : Tris à plat de l'évitement volontaire des voisins	
Characteristic	N = 2,572 [†]
[f_evit] Y a-t-il des voisins que vous évitez	
1. <i>Oui</i>	21% (536)
2. <i>Non</i>	79% (2,026)
[†] Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 21% des enquêté·es déclarent éviter des voisins. Les non-réponses (NA) sont exclues.	

F_EVIT est retenue comme indicateur principal de cette deuxième forme d'anonymat résidentiel. Elle permet de saisir des situations dans lesquelles la proximité spatiale n'est pas investie relationnellement, en raison d'un processus d'évitement déclaré des interactions de voisinage. Le tableau 5 ci-dessous nous confirme que 21% des enquêté·es adopte une attitude de réserve vis-à-vis de leur voisinage, en les évitant volontairement. Définie comme telle, ils·elles constituent la seconde forme d'anonymat résidentielle.

Tableau 5 : Distribution de la variable anonyme2	
Characteristic	N = 2,572 [†]
anonyme2	
<i>Anonyme 2</i>	21% (536)
<i>pas anonyme 2</i>	79% (2,036)
[†] Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 21% des enquêté·es sont réservé·es vis-à-vis de leurs relations de voisinage.	

2.3. L'anonymat comme absence d'échanges et de services

Nous pouvons aussi choisir une autre approche pour définir l'anonymat résidentielle. Cette troisième approche s'intéresse aux échanges concrets entretenus avec les voisin·es.

³⁵ Ined, questionnaire MQMV, module Relations.

Dans « *L'impersonnalité des échanges* »³⁶, Simmel soutient que le développement de l'économie monétaire modifie profondément les formes de dépendance entre individus. Dans les petites communautés, de nombreuses activités de la vie quotidienne reposent sur des relations personnelles et sur des services réciproques rendus entre proches, voisin·es ou membres d'un même groupe local. L'interconnaissance constitue alors une ressource nécessaire pour accéder à certaines aides ou pour répondre à des besoins ordinaires. Mais la grande ville fonctionne selon une logique différente. Les échanges marchands permettent d'obtenir, contre rémunération, une partie des biens et des services qui relevaient auparavant de relations personnelles. Les habitant·es deviennent ainsi moins dépendants des personnes qui les entourent immédiatement. La satisfaction de nombreux besoins quotidiens peut être assurée par le marché, les administrations ou des professionnels spécialisés, sans mobilisation particulière du voisinage :

Mais la grande ville moderne se nourrit presque complètement de ce qui est produit pour le marché, c'est-à-dire pour des clients tout à fait inconnus qui ne sont jamais vus par le producteur lui-même. C'est pourquoi une objectivité impitoyable affecte l'intérêt des deux parties ; leur égoïsme économique qui fait des calculs rationnels n'a nullement à craindre d'être dévié par les impondérables des relations personnelles. Et manifestement l'économie monétaire qui domine dans les grandes villes, qui en a chassé les derniers restes de la production personnelle et du troc et qui réduit de jour en jour le travail à la demande, est en corrélation si étroite avec cette objectivité relationnelle (Simmel, 1903, p.45).

Cette évolution contribue à l'autonomisation des individus, mais elle réduit également la nécessité pratique d'entretenir des relations avec les habitant·es les plus proches. Dès lors, la proximité spatiale ne s'accompagne pas nécessairement d'échanges sociaux réguliers.

Dans cette perspective, l'anonymat peut être appréhendé à partir de l'absence d'échanges concrets entre voisin·es. Il ne s'agit plus ici de mesurer l'importance accordée au voisinage ou la volonté de maintenir une distance relationnelle, mais d'identifier les situations dans lesquelles les relations de voisinage ne donnent lieu à aucune forme d'entraide ou de sociabilité pratique. Dans l'enquête MQMV, les variables F_SERI et F_RSERI³⁷ renseignent les services reçus ou rendus avec les voisin·es de l'immeuble ou des maisons alentours. Les variables F_SERQ et F_RSERQ³⁸ portent sur ces mêmes échanges à l'échelle du quartier. Les

³⁶ SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, op. cit. pp.43-46.

³⁷ Ined, questionnaire MQMV, module Relations

³⁸ *idem*.

variables F_ENTI et F_RENTI³⁹ mesurent les visites rendues ou reçues avec les voisin·es de l'immeuble ou des maisons alentours, tandis que F_ENTQ et F_RENTQ⁴⁰ concernent les habitant·es du quartier. Ces différents indicateurs permettent de saisir des formes variées d'échanges reposant sur l'interconnaissance et la réciprocité.

Tableau 6 : Fréquence des échanges de visites et de services selon l'échelle du voisinage

Type d'échange	Immeuble ou maisons alentours		Quartier / commune	
Entrer chez des voisins	Oui	63% (n = 1 621)	Oui	49% (n = 1 256)
	Non	37% (n = 947)	Non	51% (n = 1,309)
Faire entrer des voisins chez soi	Oui	63% (n = 1 628)	Oui	49% (n = 1 254)
	Non	37% (n = 937)	Non	51% (n = 1,309)
Recevoir un service	Oui	55% (n = 1 402)	Oui	34% (n = 867)
	Non	45% (n = 1,165)	Non	66% (n = 1,695)
Rendre un service	Oui	63% (n = 1 616)	Oui	35% (n = 902)
	Non	37% (n = 949)	Non	65% (n = 1,660)

Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine.

Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018.

Lecture : 63% des enquêté·es ont eu l'occasion d'entrer chez des personnes qui habitent dans leur immeuble ou dans les maisons alentours au cours des 12 derniers mois.

Les non-réponses (NA) sont exclues.

Les échanges apparaissent systématiquement plus fréquents à l'échelle du voisinage immédiat qu'à celle du quartier. 63% des enquêté·es déclarent être déjà entré·es chez un voisin de leur immeuble ou des maisons alentours, tandis qu'ils ne sont qu'environ 50% à effectuer ce type de visite auprès d'habitant·es du quartier. Les écarts sont encore plus marqués pour les services: 55% des enquêté·es déclarent avoir reçu un service d'un voisin proche contre seulement 34% à l'échelle du quartier. Ces résultats suggèrent que les formes d'entraide et de sociabilité pratique se concentrent principalement dans le voisinage immédiat, là où les occasions de rencontre sont plus fréquentes.

³⁹ *idem.*

⁴⁰ *idem.*

Pour construire notre troisième indicateur, on considérera comme anonymes les individus ne déclarant ni services rendus ou reçus, ni visites rendues ou reçues, tant avec les voisin·es de l'immeuble ou des maisons alentours qu'avec les habitant·es du quartier. Cette définition permet d'identifier les situations dans lesquelles le voisinage n'est mobilisé dans aucune forme d'échange concret, quelle que soit l'échelle considérée.

D'après le tableau 7, cette troisième forme d'anonymat résidentiel concerne 9,6% des enquêté·es (n = 247). Ces individus se caractérisent par l'absence de toute forme d'échange de services ou de visites avec leurs voisin·es, ce qui correspond à la situation la plus proche de l'autonomie relationnelle décrite par Simmel lorsque les besoins quotidiens peuvent être satisfaits sans recours aux ressources du voisinage.

Tableau 7 : Distribution de la variable anonyme3	
Characteristic	N = 2,572 ¹
anonyme3	
<i>Anonyme 3</i>	9.6% (247)
<i>pas anonyme 3</i>	90% (2,325)
¹ Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 9,6% des enquêté·es ne déclarent aucune visite rendue ou reçue et aucun service rendu ou reçu, à l'échelle de l'immeuble et du quartier.	

2.4. L'anonymat comme marginalité relationnelle

Une dernière manière d'appréhender l'anonymat résidentiel consiste à s'intéresser à la place occupée par les individus dans les réseaux locaux de voisinage. Cette approche rejoint une intuition formulée par Georg Simmel dans le chapitre « La tendance générale à l'individualisation dans l'évolution des groupes » (1903, p.56-60), selon laquelle la modernité s'accompagne d'un affaiblissement des appartenances locales obligatoires et d'une autonomisation des individus vis-à-vis de leurs cercles d'interconnaissance immédiats. La proximité spatiale ne garantit alors ni l'intégration sociale ni l'inscription dans des réseaux de relations effectives. Les individus peuvent ainsi coexister dans un même espace résidentiel sans être insérés dans les mêmes structures relationnelles.

L'enquête MQMV offre ici une possibilité d'analyse au-delà des questions portant sur les pratiques ou les représentations du voisinage, le protocole d'enquête prévoit que chaque

enquête·e cite jusqu'à quatre contacts avec lesquels il·elle entretient le plus de relations de voisinage et à donner des informations sur eux. Ces informations permettent de reconstituer partiellement les réseaux relationnels existant au sein des VSR et d'observer la position occupée par les individus dans ces réseaux. Cette approche permet ainsi de dépasser les seules déclarations individuelles pour s'intéresser à la place effective des enquête·es dans les relations locales.

Tableau 8 : Distribution de la variable anonyme4	
Characteristic	N = 2,572 [†]
anonyme4	
<i>Anonyme 4</i>	9.3% (240)
<i>pas anonyme 4</i>	91% (2,332)
[†] Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 9,3% des enquête·es n'ont cité aucun·e voisin·e avec lequel ils·elles ont le plus de relations, et ne sont cité·es par personne.	

Dans cette perspective, une forme de marginalité relationnelle est identifiée parmi les individus ne citant aucun contact de voisinage lorsqu'ils sont interrogés sur leurs relations les plus importantes. Mais ces individus peuvent avoir été cités par un·e autre enquête·e, et alors ils ne seraient pas réellement en dehors du réseau local. Il faut donc identifier les individus qui ne citent aucun contact, et qui ne sont pas cités non plus. La variable construite 'reso3' permet d'identifier pourquoi l'enquête·e est hors réseau, avec la modalité 'N'est pas cité et n'a pas cité'. Sera ainsi considéré comme relevant d'une forme d'anonymat relationnel tout individu ne citant aucun voisin dans le module « Contacts » et n'ayant été cité par aucun voisin⁴¹. Le tableau 8 nous indique que 9,3% des enquête·es occupent une position très marginale dans les réseaux locaux de voisinage.

2.5. Réflexivité sur la construction empirique de l'anonymat résidentiel

Les différentes dimensions présentées précédemment proposent plusieurs manières d'opérationnaliser l'anonymat résidentiel à partir des données de l'enquête MQMV. Dans un premier cas, l'anonymat est appréhendé comme une forme d'indifférence déclarée à l'égard des relations de voisinage, en référence à l'« attitude blasée » décrite par Simmel. Dans un

⁴¹ Sont exclu·es les enquête·es qui n'ont pas été cité·es mais qui ont cité des contacts non identifiés, hors VSR ou qui ont refusé de citer quelqu'un.

deuxième cas, il renvoie à une attitude de distance volontaire vis-à-vis des voisin·es, proche de la notion de réserve. Dans un troisième cas, il est défini à partir de l'absence d'échanges concrets de services ou de visites. Enfin, une quatrième approche repose sur la place occupée par les individus dans les réseaux locaux de voisinage. Ces différentes constructions ne mesurent pas exactement le même phénomène, mais elles renvoient à plusieurs dimensions d'un même objet, c'est-à-dire à la faible intégration des individus dans les relations de voisinage.

L'anonymat résidentiel n'est pas une variable directement disponible dans l'enquête. Cette dernière a été conçue pour étudier les relations de voisinage et non leur absence. L'objet étudié dans ce mémoire résulte donc d'un travail d'opérationnalisation réalisé à partir de variables portant sur les représentations, les attitudes, les pratiques et les relations déclarées par les enquêté·es. Dès lors, l'anonymat résidentiel ne préexiste pas aux données : il constitue un construit analytique produit à partir de choix théoriques et méthodologiques.

Cette construction soulève toutefois plusieurs limites. Une première difficulté tient au caractère binaire des indicateurs retenus. Pour les besoins de l'analyse, les individus ont été classés comme « anonymes » ou « non anonymes » selon différents critères. Or, la proximité des relations de voisinage se déploie plus sur un spectre que selon une opposition aussi binaire. Entre l'absence totale de relation et le voisin considéré comme un ami proche, il existe de nombreuses situations intermédiaires qui rendent difficile l'identification d'une frontière claire entre anonymat et sociabilité locale.

Les travaux qualitatifs réalisés à partir de l'enquête MQMV mettent précisément en évidence cette diversité des formes de voisinage. Authier et Cayouette-Remblière distinguent ainsi sept figures relationnelles ordonnées selon un continuum de proximité : le « voisin fantôme », « l'inconnu familial », le voisin familial, le « plus que voisin », le « voisin privilégié », le voisin ami et l'ami voisin⁴². Les deux premières figures apparaissent particulièrement proches de ce que nous désignons ici comme des formes d'anonymat résidentiel. Le « voisin fantôme » correspond ainsi au voisin « *que l'on ne voit pas, dont on ne sait presque rien, qui fait l'objet de curiosité et de spéculations sur la raison de sa discrétion ou de ses absences* » (Authier et Cayouette-Remblière, 2024, p. 172). L'« inconnu familial » désigne quant à lui un voisin que l'on reconnaît sans réellement le connaître. Une personne croisée régulièrement

⁴² AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUILLE-REMBLIÈRE, *Ce que voisiner veut dire: une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, op. cit., pp.171-176.

dans les espaces du quotidien mais avec laquelle aucune relation véritable ne s'est construite. Les auteurs le définissent comme un voisin avec lequel on entretient des « liens invisibles », fondés sur « *des regards, des observations distantes, sans vraiment le connaître* » (*ibid.*, p. 172).

Ces catégories montrent que l'absence de relation n'est pas toujours synonyme d'absence de connaissance. Des formes de familiarité minimale peuvent exister sans déboucher sur des échanges réguliers ou sur une véritable interconnaissance. Cette idée rejoint les travaux de Marcel Drulhe et al. sur la figure du « voisin flou », qui désigne des individus identifiés et reconnus dans l'environnement résidentiel sans pour autant être intégrés dans des relations de sociabilité plus développées⁴³. Avec ce voisin flou, « *l'anonymat est entamé mais l'intimité totalement protégée* »⁴⁴. De même, dans son enquête menée à Genève, Felder montre que les habitants développent souvent une connaissance partielle de leurs voisin·es à travers des observations et des rencontres brèves répétées, sans pour autant entretenir de véritables relations personnelles. Le voisin peut ainsi être identifié, reconnu et catégorisé socialement sans être réellement connu⁴⁵. Dans une perspective proche, Sarah Demichel-Basnier met en évidence l'existence de formes d'« attention au voisinage » fondées sur la surveillance discrète, la reconnaissance mutuelle et l'observation des habitudes résidentielles. Même en l'absence d'échanges réguliers, les habitant·es restent attentifs·ves à leur environnement social immédiat et entretiennent ainsi des formes minimales de lien⁴⁶.

Ces travaux qualitatifs nous permettent ainsi de nuancer l'interprétation des indicateurs construits dans ce mémoire. Un individu classé comme « anonyme » au regard de ses pratiques déclarées peut néanmoins entretenir des formes discrètes de familiarité avec son entourage résidentiel que le questionnaire ne capte pas. L'anonymat résidentiel apparaît dès lors moins comme une catégorie figée que comme un continuum, ou du moins un ensemble, de situations caractérisées par des degrés variables d'interconnaissance et d'engagement relationnel. Les indicateurs proposés ne constituent donc pas des mesures définitives de l'anonymat. Ils constituent plutôt plusieurs manières d'approcher empiriquement un phénomène relationnel complexe dont les frontières restent incertaines.

⁴³ DRULHE Marcel, Serge CLÉMENT, Jean MANTOVANI et Monique MEMBRADO, « L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 123, n° 2, 2008, p. 325-339.

⁴⁴ *ibid.*, p.333.

⁴⁵ FELDER Maxime, « La diversité sur le palier. Catégorisations ordinaires d'un voisinage hétérogène à Genève », *Lien social et Politiques*, n° 77, 2016, p. 220-239.

⁴⁶ DEMICHEL-BASNIER Sarah, *L'attention au voisinage. : contribution à l'étude des dispositifs régulateurs de sociabilité*, Doctorat ès Sociologie, démographie, PhD, Normandie, 2023.

Cette réflexion invite enfin à comparer les différentes mesures construites dans ce chapitre. Si elles renvoient toutes à une faible intensité des relations de voisinage, elles ne reposent pas sur les mêmes dimensions empiriques et ne désignent pas nécessairement les mêmes individus. Le chapitre suivant cherchera ainsi à évaluer dans quelle mesure ces différentes formes d'anonymat se recoupent ou, au contraire, renvoient à des réalités sociales distinctes, et à quoi est-ce qu'elles sont corrélées.

III- Comparaison des indicateurs et effets des contextes sociaux et résidentiels

Cette troisième partie vise à tester empiriquement les hypothèses relatives aux déterminants de l'anonymat résidentiel en confrontant les différents indicateurs construits aux contextes sociaux et résidentiels des enquêtés. Il s'agit d'abord de revenir sur la diversité des mesures mobilisées afin d'évaluer dans quelle mesure elles renvoient aux mêmes réalités sociales ou, au contraire, à des dimensions distinctes des relations de voisinage. L'analyse examine ensuite le rôle des contextes urbains dans la production de l'anonymat, à partir des apports de la sociologie urbaine classique et notamment des travaux de Georg Simmel, afin de discuter l'effet des configurations résidentielles. Enfin, nous examinerons la manière dont les situations d'anonymat varient selon des facteurs sociaux tels que la position sociale et la trajectoire résidentielle.

3.1. Comparer les différentes mesures de l'anonymat résidentiel : recouvrement ou décalage ?

Avant d'examiner les facteurs sociaux et résidentiels associés à l'anonymat, il convient de comparer les différentes manières dont celui-ci a été opérationnalisé dans ce mémoire. Trois indicateurs sont retenus pour l'analyse : l'indifférence déclarée à l'égard des relations de voisinage (anonyme 1), la préférence pour la réserve (anonyme 2) et l'absence d'échanges de visites ou de services entre voisins (anonyme 3). Le quatrième indicateur, construit à partir de la marginalité relationnelle, est volontairement laissé de côté dans cette partie, car il est fondé sur une approche relationnelle des sociabilités locales. Il sera mobilisé dans la

poursuite de ce travail⁴⁷ afin d'analyser plus précisément la position des individus dans les réseaux de voisinage et d'identifier les caractéristiques sociales des personnes occupant les positions les plus périphériques dans un quartier.

Les trois indicateurs retenus reposent sur des dimensions différentes du voisinage. Il est donc nécessaire de vérifier dans quelle mesure ils se recouvrent et s'ils désignent effectivement les mêmes individus.

Tableau 9 : Fréquence des trois indicateurs d'anonymat résidentiel	
Characteristic	N = 2,572 ¹
anonyme1	
<i>Anonyme 1</i>	18% (472)
<i>pas anonyme 1</i>	82% (2,100)
anonyme2	
<i>Anonyme 2</i>	21% (536)
<i>pas anonyme 2</i>	79% (2,036)
anonyme3	
<i>Anonyme 3</i>	9.6% (247)
<i>pas anonyme 3</i>	90% (2,325)

¹ Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine.
 Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018.
 Lecture : Selon l'indicateur 1, 18% des enquêté-es sont anonymes dans leur relations avec leurs voisins.

Les distributions montrent d'abord que l'anonymat résidentiel demeure minoritaire quelle que soit la définition retenue, toujours compris entre 10% et 20% des enquêté-es. La forme la plus fréquente correspond à la préférence pour la réserve (21% des enquêté-es), suivie de l'indifférence à l'égard du voisinage (18%). L'absence d'échanges de services ou de visites apparaît nettement moins répandue (9,6%). Ces écarts suggèrent déjà que les trois indicateurs ne mesurent pas exactement la même réalité. Cependant, la comparaison des fréquences ne permet pas à elle seule de savoir si les mêmes individus sont concernés par ces différentes formes d'anonymat. Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'examiner les recouvrements entre les trois indicateurs.

⁴⁷ lors du mémoire de M2.

Tableau 10 : Croisement pondéré des 2 indicateurs de l'anonymat : indifférence(anonyme1) et réserve(anonyme2)				
Characteristic	Anonyme 2 N = 3,421	pas anonyme 2 N = 13,692	Total	p-value [†]
anonyme1				0.5
<i>Anonyme 1</i>	19 % (98)	81 % (374)	100% (n=3,460)	
<i>pas anonyme 1</i>	20 % (438)	80 % (1,662)	100% (n=13,653)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 21% des enquêté-es anonymes 1 sont aussi anonymes 2.				

Tableau 11 : Croisement pondéré des 2 indicateurs de l'anonymat : indifférence(anonyme1) et absence d'échanges(anonyme3)				
Characteristic	Anonyme 3 N = 1,856	pas anonyme 3 N = 15,257	Total	p-value [†]
anonyme1				<0.001
<i>Anonyme 1</i>	22 % (96)	78 % (376)	100% (n=3,460)	
<i>pas anonyme 1</i>	8.1 % (151)	92 % (1,949)	100% (n=13,653)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 22% des enquêté-es anonymes 1 sont aussi anonymes 3.				

Les croisements réalisés (tableaux 10 et 11) montrent que les correspondances entre les différentes mesures demeurent relativement limitées. Parmi les individus classés comme anonymes au regard de l'indicateur d'indifférence (anonyme1), seuls 19% relèvent également de l'indicateur de réserve (anonyme2). La p-value étant élevée ($p=0,5$), on peut affirmer que les deux variables sont indépendantes. De même, 22% des individus définis comme anonymes par l'indicateur d'indifférence sont également caractérisés par une absence d'échanges avec leurs voisin·es (anonyme3). Ces résultats suggèrent qu'accorder peu d'importance au voisinage ne conduit pas nécessairement à éviter ses voisin·es ou à interrompre toute forme d'échange avec eux.

Tableau 12 : Croisement pondéré des 2 indicateurs de l'anonymat : réserve(anonyme2) et absence d'échanges(anonyme3)				
Characteristic	Anonyme 3 N = 1,856	pas anonyme 3 N = 15,257	Total	p-value [†]
anonyme2				0.025
Anonyme 2	7.8 % (37)	92 % (499)	100% (n=3,421)	
pas anonyme 2	12 % (210)	88 % (1,826)	100% (n=13,692)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 7,8% des enquêté-es anonymes 2 sont aussi anonymes 3.				

Les écarts sont encore plus marqués lorsque l'on compare les indicateurs de réserve et d'absence d'échanges (tableau 12). Parmi les enquêté-es déclarant éviter certain·es voisin·es, seuls 7% sont également concernés par l'absence totale d'échanges de services ou de visites. Ce résultat suggère que l'évitement ne correspond pas à une rupture générale avec le voisinage. Les individus peuvent maintenir des relations avec une partie de leur entourage résidentiel tout en tenant certains voisin·es à distance. Les sociabilités de voisinage sont souvent sélectives et différenciées selon les personnes concernées⁴⁸.

L'examen des profils combinant les trois indicateurs confirme cette faible superposition des différentes formes d'anonymat (tableau 13, voir annexe). La situation la plus fréquente est celle de l'absence de toute forme d'anonymat telle qu'elle a été définie dans ce mémoire : 60% des enquêté-es ne sont classés anonymes selon aucun des trois indicateurs. À l'inverse, les formes « pures » d'anonymat sont relativement fréquentes : 11% des individus relèvent uniquement de l'indicateur d'indifférence, 16% uniquement de l'indicateur de réserve et 5,1% uniquement de l'absence d'échanges. En revanche, le cumul des trois formes d'anonymat demeure exceptionnel puisqu'il ne concerne que 0,7% des enquêté-es.

Si les trois indicateurs renvoient tous à une faible intégration dans les relations de voisinage, ils ne désignent pas les mêmes situations sociales. Certains individus accordent peu d'importance au voisinage sans pour autant éviter leurs voisin·es ou interrompre toute forme d'échange. D'autres entretiennent des relations sélectives qui les conduisent à éviter certain·es voisin·s tout en maintenant des interactions avec d'autres. Enfin, certains habitants

⁴⁸ AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUE-REMBLIÈRE, *Ce que voisiner veut dire: une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, op. cit., pp.33-34.

n'échangent ni services ni visites avec leur entourage résidentiel sans pour autant déclarer une attitude de rejet ou d'indifférence à l'égard du voisinage. Dès lors, les habitants n'entretiennent pas les mêmes relations avec tous leurs voisins et combinent souvent différentes formes de proximité, de distance ou d'indifférence selon les personnes concernées. Les décalages observés entre les trois indicateurs traduisent ainsi cette diversité des manières de voisiner et invitent à considérer l'anonymat résidentiel comme une réalité multidimensionnelle plutôt que comme une situation unique.

Cette première comparaison permet également de préciser la suite de l'analyse. Puisque les différentes formes d'anonymat ne se recouvrent que partiellement, il devient nécessaire d'identifier les contextes dans lesquels elles sont les plus fréquentes. La question est alors de savoir si ces formes d'éloignement relationnel résultent principalement des contextes urbains, comme le suggèrent les analyses classiques de Georg Simmel, ou si elles sont davantage liées aux caractéristiques sociales et résidentielles des habitants.

3.2. Les contextes urbains produisent-ils l'anonymat résidentiel ?

L'une des hypothèses classiques mobilisées pour expliquer la variation des relations de voisinage est celle formulée par Simmel, selon laquelle l'intensification de la vie urbaine, la densité et l'hétérogénéité sociale favoriseraient des formes de réserve et de distance entre individus⁴⁹. Dans cette perspective, les environnements urbains les plus denses devraient logiquement produire davantage d'anonymat dans les relations de proximité résidentielle. La variable 'demo_typ_qu' permet de tester empiriquement cette hypothèse en distinguant les sept types de contextes résidentiels allant des centres bourgeois et gentrifiés aux espaces périurbains et ruraux, en passant par les quartiers populaires, les espaces de mixité programmée et les grands ensembles en rénovation.

L'examen de l'indicateur d'indifférence au voisinage (anonyme 1) ne met cependant pas en évidence de gradient urbain net. Comme le montre le tableau 14, les écarts entre les sept types de contextes restent limités mais significatifs ($p < 0,05$). Les proportions varient entre 15% dans les communes rurales périurbaines et 26% dans les grands ensembles en rénovation urbaine, mais sans structuration claire selon une logique ville-centre / périphérie.

⁴⁹ SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, op. cit.

L'indifférence déclarée au voisinage ne dépend donc pas directement du contexte urbain du lieu de résidence.

Tableau 14 : Indifférence au voisinage (anonyme1) selon le type de quartier				
Characteristic	Anonyme 1 N = 3,460	pas anonyme 1 N = 13,653	Total	p-value [†]
[demo_typ_qu] Type de quartier				0.031
<i>bourgeois</i>	19 % (48)	81 % (254)	100% (n=3,047)	
<i>gentrifié</i>	21 % (83)	79 % (346)	100% (n=3,178)	
<i>populaire v</i>	19 % (68)	81 % (310)	100% (n=2,806)	
<i>mixité soc</i>	23 % (82)	77 % (325)	100% (n=1,769)	
<i>grd ens. en</i>	26 % (100)	74 % (319)	100% (n=2,362)	
<i>peri urbain</i>	17 % (52)	83 % (276)	100% (n=2,436)	
<i>peri rural</i>	15 % (39)	85 % (270)	100% (n=1,515)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : Dans les quartiers bourgeois de ville-centre, 19% des enquêté-es sont indifférents aux relations de voisinage.				

Afin d'avoir des résultats significatifs, on regroupe les sept catégories en trois ensembles plus larges, la structure devient légèrement plus lisible, tout en restant modérée. On distingue donc les quartiers de ville-centre, qui regroupent les quartiers bourgeois, gentrifiés et populaires de ville-centre, les espaces intermédiaires, qui regroupent les quartier de mixité sociale programmée et les grands ensembles en rénovation urbaine, et espaces périurbains/ruraux, qui regroupent les petites villes périurbaines éloignées et les communes rurales périurbaines.

Tableau 15 : Indifférence au voisinage (anonyme1) selon le type de quartier agrégé				
Characteristic	Anonyme 1 N = 3,460	pas anonyme 1 N = 13,653	Total	p-value [†]
taille_urbain				0.002
<i>ville-centre</i>	20 % (199)	80 % (910)	100% (n=9,031)	
<i>espaces intermédiaires</i>	25 % (182)	75 % (644)	100% (n=4,131)	
<i>péri-urbain/rural</i>	16 % (91)	84 % (546)	100% (n=3,951)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : Dans les quartiers de ville-centre, 20% des enquêté-es sont indifférents aux relations de voisinage.				

Le tableau 15 ci-dessus montre que les espaces intermédiaires présentent le niveau le plus élevé d'indifférence (25%), devant les villes-centres (20%) et les espaces périurbains et ruraux (16%). Cette configuration est statistiquement significative ($p = 0,002$), mais elle ne correspond pas à l'attendu simmelien. Si l'anonymat résultait principalement de la densité urbaine et de l'intensification des interactions caractéristiques des grandes villes, les habitant·es des villes-centres devraient être les plus nombreux à déclarer une forme

d'indifférence à l'égard de leurs voisin·es. Or, ce sont les espaces intermédiaires qui apparaissent ici les plus concernés. Ce résultat invite à nuancer une lecture strictement morphologique de l'anonymat résidentiel. La catégorie des espaces intermédiaires regroupe les quartiers de mixité sociale programmée et les grands ensembles en rénovation urbaine, deux contextes caractérisés par une forte hétérogénéité sociale et par la coexistence de populations aux trajectoires résidentielles souvent distinctes. Dès lors, la proximité spatiale ne débouche pas nécessairement sur une plus grande proximité sociale. Comme l'ont montré Chamboredon et Lemaire, la coprésence résidentielle peut au contraire rendre visibles des écarts de modes de vie et favoriser des formes de mise à distance réciproque⁵⁰. À l'inverse, les espaces périurbains et ruraux apparaissent moins marqués par cette forme d'indifférence. Dans les espaces pavillonnaires, les relations de proximité occupent souvent une place importante dans la vie quotidienne, même lorsqu'elles sont sélectives⁵¹. Les relations de voisinage sont fondées sur des échanges, des salutations régulières et une surveillance mutuelle informelle et favorisent une certaine interconnaissance entre habitant·es. Elles tendent donc à limiter les situations d'anonymat résidentiel. Ainsi, les résultats observés suggèrent que les formes d'anonymat ne dépendent pas uniquement du degré d'urbanisation des territoires, mais également des configurations sociales qui structurent les relations entre habitant·es.

L'indicateur de réserve relationnelle (anonyme 2) confirme l'absence de logique strictement urbaine déjà observée. Les écarts entre types de quartiers sont plus marqués que pour l'indifférence et apparaissent statistiquement significatifs ($p = 0,002$). Les niveaux les plus élevés se situent dans les quartiers populaires de ville-centre (26%) ainsi que dans les grands ensembles en rénovation urbaine (24%), tandis qu'ils sont sensiblement plus faibles dans les quartiers gentrifiés (14%) et dans les espaces de mixité sociale programmée (17%).

⁵⁰ CHAMBOREDON Jean-Claude et Madeleine LEMAIRE, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », art. cit.

⁵¹ CARTIER Marie, Isabelle COUTANT, Yasmine SIBLOT et Olivier MASCLLET, *La France des « petits-moyens »*. *Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, op. cit.

Tableau 16 : Réserve au voisinage (anonyme2) selon le type de quartier				
Characteristic	Anonyme 2 N = 3,421	pas anonyme 2 N = 13,692	Total	p-value [†]
[demo_typ_qu] Type de quartier				0.002
<i>bourgeois</i>	19 % (56)	81 % (246)	100% (n=3,047)	
<i>gentrifié</i>	14 % (70)	86 % (359)	100% (n=3,178)	
<i>populaire v</i>	26 % (101)	74 % (277)	100% (n=2,806)	
<i>mixité soc</i>	17 % (72)	83 % (335)	100% (n=1,769)	
<i>grd ens. en</i>	24 % (109)	76 % (310)	100% (n=2,362)	
<i>peri urbain</i>	21 % (68)	79 % (260)	100% (n=2,436)	
<i>peri rural</i>	19 % (60)	81 % (249)	100% (n=1,515)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : Dans les quartiers bourgeois de ville-centre, 19% des enquêté-es sont réservé-es dans leurs relations de voisinage.				

Ces résultats suggèrent que la proximité résidentielle ne produit pas uniformément les mêmes formes de relation. Dans les quartiers populaires de ville-centre et les grands ensembles, la cohabitation de groupes socialement différenciés et les écarts de trajectoires résidentielles favorisent des relations de voisinage plus prudentes, dans lesquelles l'interaction reste possible mais encadrée par des formes de mise à distance⁵². À l'inverse, les niveaux plus faibles observés dans les quartiers gentrifiés renvoient à des configurations plus homogènes du point de vue des styles de vie et des dispositions relationnelles, qui rendent les micro-interactions plus probables et réduisent le recours à des stratégies de réserve systématique.

L'indicateur d'absence d'échanges (anonyme 3) renforce nettement cette lecture. Les grands ensembles en rénovation urbaine se distinguent avec 21% d'individus concernés, loin devant les petites villes périurbaines éloignées (16%) et les quartiers populaires (14%). À l'autre extrême, les quartiers bourgeois, les quartiers gentrifiés et les communes rurales périurbaines présentent des niveaux très faibles, compris entre 5% et 7%. Les résultats sont très significatifs ($p < 0,001$).

⁵² CHAMBOREDON Jean-Claude et Madeleine LEMAIRE, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », art. cit.

Tableau 17 : Absence d'échanges de visites et de services entre voisins (anonyme3) selon le type de quartier				
Characteristic	Anonyme 3 N = 1,856	pas anonyme 3 N = 15,257	Total	p-value ⁷
[demo_typ_qu] Type de quartier				<0.001
<i>bourgeois</i>	5.1 % (13)	95 % (289)	100% (n=3,047)	
<i>gentrifié</i>	6.7 % (26)	93 % (403)	100% (n=3,178)	
<i>populaire v</i>	14 % (48)	86 % (330)	100% (n=2,806)	
<i>mixité soc</i>	7.8 % (28)	92 % (379)	100% (n=1,769)	
<i>grd ens. en</i>	21 % (73)	79 % (346)	100% (n=2,362)	
<i>peri urbain</i>	16 % (46)	84 % (282)	100% (n=2,436)	
<i>peri rural</i>	5.7 % (13)	94 % (296)	100% (n=1,515)	
⁷ Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : Dans les quartiers bourgeois de ville-centre, 5,1% des enquêté-es sont réservé-es dans leurs relations de voisinage.				

Dans les grands ensembles, cette situation traduit moins une simple attitude de distance qu'une rupture effective des échanges ordinaires de voisinage. La forte rotation résidentielle, la faible stabilisation des relations locales et la fragmentation des sociabilités quotidiennes limitent les occasions d'interaction et empêchent leur transformation en relations effectives. Les opportunités de contact existent, mais elles ne s'inscrivent pas dans des routines relationnelles durables. À l'inverse, dans les quartiers bourgeois et les espaces périurbains ruraux, même lorsque les relations restent limitées, elles reposent sur un socle minimal d'interconnaissance qui permet des échanges ponctuels, des salutations ou des services occasionnels et empêche une disparition complète des interactions de voisinage.

Au total, les trois indicateurs ne confirment qu'imparfaitement l'hypothèse simmelienne. L'urbanité ne produit pas, de manière régulière, plus d'anonymat ou de mise à distance. Mais le contexte résidentiel a bien un effet sur les formes de sociabilités locales des habitant·es⁵³. Les formes d'indifférence, de réserve et d'absence d'échanges sont davantage structurées par des configurations sociales et résidentielles spécifiques que par la seule densité urbaine. Certaines formes d'anonymat apparaissent dans des contextes très différents, tandis que des espaces urbains denses peuvent présenter des niveaux relativement faibles de distance relationnelle.

⁵³ AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUE-REMBLIÈRE, « Voisiner, une pratique qui demeure... sélective », art. cit., p. 3.

Ces résultats invitent dès lors à déplacer l'analyse. Si les types de quartiers n'expliquent qu'en partie les formes d'anonymat résidentiel, il devient nécessaire d'examiner plus directement les caractéristiques sociales des individus et leurs trajectoires résidentielles pour comprendre ce qui structure réellement les relations de voisinage. La section suivante s'intéresse ainsi aux inégalités sociales et résidentielles comme principaux facteurs explicatifs de l'anonymat.

3.3. Les inégalités sociales dans la production de l'anonymat

Cette section vise donc à tester la deuxième hypothèse de ce mémoire, selon laquelle les inégalités sociales constituent un facteur explicatif central des variations observées dans les relations de voisinage. On peut en effet supposer que les sociabilités locales sont liées aux ressources sociales des individus, à leur position dans le cycle de vie et à leur inscription dans les différents espaces de la vie sociale. Afin d'examiner cette hypothèse, l'analyse porte successivement sur plusieurs dimensions de la position sociale des enquêtés : le sexe, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle et la composition familiale. Ces variables permettent d'appréhender différentes ressources et différents rapports au voisinage susceptibles d'influencer l'indifférence, la réserve relationnelle ou l'existence d'échanges concrets entre voisins.

En regardant l'effet du sexe sur les relations de voisinage (tableau 18), on observe que les hommes (24%) sont significativement plus indifférents aux relations de voisinage que les femmes (18%). Cet écart suggère que le voisinage n'occupe pas la même place dans les sociabilités quotidiennes des hommes et des femmes. Il peut être interprété à l'aune de la division sexuée des sociabilités. Les femmes sont davantage impliquées dans les activités qui se déroulent à proximité du domicile, notamment celles liées à la gestion de la vie familiale, à la scolarité des enfants ou aux échanges informels de services. Elles sont ainsi plus souvent amenées à développer des formes de familiarité avec leur environnement résidentiel. À l'inverse, les hommes entretiennent généralement des sociabilités davantage tournées vers les sphères professionnelle, amicale ou associative, ce qui peut contribuer à rendre les relations de voisinage moins centrales dans leur vie quotidienne et expliquer leur plus forte indifférence à l'égard du voisinage.

Tableau 18 : Indifférence au voisinage (anonyme1) selon le sexe				
Characteristic	Anonyme 1 N = 3,460	pas anonyme 1 N = 13,653	Total	p-value ⁷
[a_sexe] Vous êtes :				0.002
1. Un homme	24 % (218)	76 % (778)	100% (n=6,666)	
2. Une femme	18 % (254)	82 % (1,322)	100% (n=10,447)	

⁷ Calculé à partir d'un test du Khi-deux
 Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs.
 Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018
 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine
 Lecture : 24% des hommes sont indifférents à leur voisinage.

Si le sexe contribue à différencier les rapports au voisinage, les écarts les plus marqués apparaissent lorsqu'on prend en compte l'âge des enquêté·es. Les résultats du tableau 19 montrent en effet que l'indifférence au voisinage diminue fortement avec l'avancée en âge. Plus d'un tiers des 18-30 ans déclarent être indifférents à leurs voisin·es (34%), contre seulement 14% des 60-74 ans et 16% des 75 ans et plus. Les jeunes adultes apparaissent ainsi nettement plus détachés des sociabilités de proximité que leurs aînés.

Tableau 19 : Indifférence au voisinage (anonyme1) et l'absence d'échange (anonyme3) selon la tranche d'âge							
Characteristic	18-30 ans N = 2,438	30-44 ans N = 4,288	45-59 ans N = 3,968	60-74 ans N = 3,163	75 ans et plus N = 1,459	Total	p-value ⁷
anonyme1							<0.001
Anonyme 1	34 % (96)	22 % (116)	15 % (89)	14 % (57)	16 % (30)	20% (n=3,042)	
pas anonyme 1	66 % (208)	78 % (476)	85 % (508)	86 % (396)	84 % (184)	80% (n=12,274)	
anonyme3							0.048
Anonyme 3	15 % (42)	11 % (58)	8.5 % (47)	13 % (54)	9.4 % (16)	11% (n=1,707)	
pas anonyme 3	85 % (262)	89 % (534)	92 % (550)	87 % (399)	91 % (198)	89% (n=13,609)	

⁷ Calculé à partir d'un test du Khi-deux
 Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs.
 Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018
 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine
 Lecture : 34% des 18-30 ans sont indifférents à leur voisinage.

Ce résultat peut être relié à la position occupée dans le cycle de vie. Les jeunes adultes connaissent plus fréquemment des situations de mobilité résidentielle, poursuivent des études ou sont en début d'insertion professionnelle. Leur présence dans le quartier est souvent envisagée comme temporaire et leurs sociabilités se construisent principalement dans d'autres espaces, notamment les études, le travail ou les réseaux amicaux. Le voisinage occupe alors une place relativement marginale dans leur univers relationnel. À l'inverse, l'avancée en âge s'accompagne généralement d'une plus grande stabilité résidentielle et d'un ancrage plus

durable dans l'environnement local, ce qui favorise la familiarisation avec les voisin·es et réduit les formes d'indifférence.

L'effet de l'âge apparaît en revanche moins linéaire lorsqu'on observe l'absence d'échanges concrets avec les voisin·es. Celle-ci concerne davantage les 18-30 ans (15%) que les classes d'âge intermédiaires, notamment les 45-59 ans (8,5%), mais elle remonte chez les 60-74 ans (13%). Ces résultats suggèrent que les échanges de voisinage ne dépendent pas uniquement de l'intérêt porté aux relations locales. Ils sont également liés aux besoins pratiques et aux occasions d'interaction qui varient au cours du cycle de vie. Les individus d'âge intermédiaire, souvent insérés dans une vie familiale et résidentielle plus stable, disposent davantage d'occasions de développer des relations d'entraide ou de services avec leurs voisin·es que les plus jeunes, mais aussi que certains retraités dont les sociabilités peuvent être davantage centrées sur la famille ou les réseaux déjà constitués.

Les écarts observés selon la catégorie socioprofessionnelle confirment également l'existence d'une structuration sociale de l'anonymat résidentiel (tableau 20). Les étudiants apparaissent comme le groupe le plus indifférent aux relations de voisinage (36%), tandis que les petits indépendants sont les moins nombreux à adopter cette posture (10%). Cette opposition peut être interprétée à partir des ressources et des usages différenciés du voisinage selon les groupes sociaux. Comme dit précédemment, les étudiants occupent souvent des logements temporaires et entretiennent l'essentiel de leurs sociabilités dans d'autres espaces, notamment les études, les loisirs ou les réseaux amicaux. Le voisinage constitue alors un cadre relationnel secondaire, dans lequel l'investissement apparaît peu nécessaire. À l'inverse, les petits indépendants entretiennent historiquement des rapports plus étroits avec leur environnement local. Comme le souligne Hérán, les frontières entre sphère résidentielle et sphère professionnelle sont souvent plus poreuses pour les indépendants que pour les salariés⁵⁴. Le voisinage peut représenter une ressource utile, qu'il s'agisse d'informations, de services ou de relations susceptibles de soutenir l'activité professionnelle. Cette inscription plus forte dans l'espace local contribue à réduire les attitudes d'indifférence à l'égard des voisin·es.

⁵⁴ HÉRAN François, « Comment les Français voisinent », art. cit., pp. 49-51.

Tableau 20 : Indifférence au voisinage (anonyme1) selon la PCS détaillée

Characteristic	Anonyme 1 N = 3,460	pas anonyme 1 N = 13,653	Total	p-value ⁷
[demo_pcs_ego_det] PCS recodée d'ego				<0.001
<i>Cadres à dominante économique et chefs d'entreprise</i>	25 % (83)	75 % (304)	100% (n=2,917)	
<i>Cadres à dominante culturelle</i>	19 % (39)	81 % (222)	100% (n=1,924)	
<i>Petits indépendants</i>	10 % (12)	90 % (92)	100% (n=670)	
<i>Professions intermédiaires administratives ou techniques</i>	20 % (68)	80 % (281)	100% (n=2,246)	
<i>Médiateurs</i>	15 % (26)	85 % (172)	100% (n=1,236)	
<i>Employés de la fonction publique et policiers</i>	20 % (38)	80 % (168)	100% (n=1,235)	
<i>Employés administratifs et commerciaux</i>	21 % (39)	79 % (164)	100% (n=1,236)	
<i>Employés de services directs aux particuliers</i>	14 % (27)	86 % (173)	100% (n=1,251)	
<i>Ouvriers qualifiés</i>	17 % (40)	83 % (175)	100% (n=1,377)	
<i>ONQ</i>	25 % (18)	75 % (67)	100% (n=541)	
<i>Inactifs (hors retraités)</i>	21 % (50)	79 % (211)	100% (n=1,668)	
<i>Étudiants</i>	36 % (30)	64 % (57)	100% (n=700)	

⁷ Calculé à partir d'un test du Khi-deux
 Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs.
 Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018
 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine
 Lecture : 10% des petits indépendants sont indifférents à leur voisinage.

On s'intéresse aussi aux deux autres indicateurs de l'anonymat résidentiel et leurs variations selon la PCS d'ego. On prend ici la PCS agrégée mesurée par la variable construite 'demo_pcs_ego_reg'. La réserve vis-à-vis des voisins (anonyme2) et l'absence d'échanges (anonyme3) n'obéissent pas à la même logique sociale, mais elles révèlent toutes deux des inégalités importantes selon la position occupée dans l'espace social.

La réserve relationnelle est nettement plus fréquente parmi les ouvriers (26%) et les employés (24%) que parmi les cadres et professions intellectuelles supérieures (15%) (tableau 21). L'écart est important et statistiquement significatif ($p < 0,001$). En effet, les catégories supérieures entretiennent généralement davantage de relations de voisinage que les autres salariés. Ici, les relations de voisinage ne sont pas spontanées et dûes à la proximité résidentielle, mais fonctionnent comme une ressource sociale dont l'accès dépend des capitaux détenus par les individus. Les cadres disposent plus souvent de ressources relationnelles, associatives ou institutionnelles qui facilitent leur insertion dans leur environnement résidentiel, y compris lorsqu'ils résident dans des contextes urbains denses. À l'inverse, chez les employés et les ouvriers, les relations de voisinage semblent davantage

marquées par la prudence et la distance⁵⁵. Cette réserve peut refléter des conditions de vie plus contraintes, une moindre disponibilité temporelle ou encore une plus grande incertitude quant à la stabilité des relations locales.

Tableau 21 : Réserve (anonyme2) et absence d'échange avec le voisinage (anonyme3) selon la PCS agrégée						
Characteristic	CPIS et chefs d'entreprise N = 4,705	Professions intermédiaires et petits indépendants N = 4,580	Employés N = 4,823	Ouvriers N = 2,186	Inactifs (hors retraités) N = 701	Total
anonyme2						p-value [†]
Anonyme 2	15 % (98)	19 % (136)	24 % (186)	26 % (90)	20 % (25)	20% (n=3,417)
<i>pas anonyme 2</i>	85 % (530)	81 % (567)	76 % (589)	74 % (254)	80 % (80)	80% (n=13,578)
anonyme3						<0.001
Anonyme 3	7.1 % (38)	7.0 % (41)	15 % (108)	14 % (40)	22 % (18)	11% (n=1,845)
<i>pas anonyme 3</i>	93 % (590)	93 % (662)	85 % (667)	86 % (304)	78 % (87)	89% (n=15,150)
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 24% des employé-es sont réservé-es avec leur voisinage.						

Les écarts sont encore plus marqués lorsque l'on s'intéresse à l'absence d'échanges effectifs avec les voisin·es. Alors que seuls 7% des cadres et professions intellectuelles supérieures déclarent ne jamais échanger de services ou de visites avec leur voisinage, cette proportion atteint 15% chez les employés, 14% chez les ouvriers et surtout 22% parmi les inactifs hors retraités. Les cadres apparaissent ainsi de nouveau comme le groupe le moins touché par cette forme d'anonymat résidentiel. Selon Héran, les relations de voisinage constituent un bien socialement distribué. Les cadres ne disposent pas seulement de davantage de ressources ; ils sont également plus insérés dans des réseaux associatifs, professionnels ou résidentiels qui favorisent la création et l'entretien de liens de proximité⁵⁶. Les échanges de voisinage s'inscrivent alors dans un ensemble plus large de sociabilités ordinaires. À l'inverse, les niveaux élevés observés parmi les employés, les ouvriers et surtout les inactifs suggèrent que l'absence d'échanges ne résulte pas uniquement d'un choix individuel de retrait. Elle peut également traduire une moindre intégration dans les réseaux locaux, des situations de

⁵⁵ HÉRAN François, « Comment les Français voisinent », art. cit., pp. 47-51.

⁵⁶ *ibid.*, p.47

précarité ou des trajectoires résidentielles plus instables qui limitent les occasions de construire des relations durables avec le voisinage.

Pris ensemble, ces résultats confirment que l'anonymat résidentiel est fortement structuré par les inégalités sociales. Les catégories les plus dotées en ressources apparaissent moins réservées et entretiennent davantage d'échanges avec leurs voisin·es, tandis que les groupes situés plus bas dans la hiérarchie sociale sont plus fréquemment concernés par les formes de distance relationnelle.

Enfin, on s'intéresse à la composition familiale du foyer afin d'examiner l'effet des configurations domestiques sur les relations de voisinage. La littérature souligne que les ressources relationnelles ne sont pas seulement individuelles mais également familiales. La présence d'un conjoint ou d'enfants multiplie les occasions de contact avec l'environnement résidentiel et peut favoriser l'intégration dans les réseaux de proximité. À l'inverse, les personnes vivant seules disposent généralement de moins d'intermédiaires relationnels susceptibles de faciliter les échanges avec le voisinage. On peut donc s'attendre à ce que les individus en couple et, plus encore, les familles avec enfants entretiennent des relations de voisinage plus développées que les personnes seules.

Les résultats confirment globalement cette hypothèse (tableau 22). L'indifférence au voisinage est la plus fréquente parmi les personnes vivant seules sans enfant (24%) et la moins fréquente parmi les couples avec enfants (16%). Les couples sans enfant sont moins indifférents aux relations de voisinage que les familles monoparentales (respectivement 19% et 21%). Ces écarts, statistiquement significatifs ($p = 0,004$), suggèrent que l'inscription dans une vie familiale favorise l'attention portée à l'environnement résidentiel. Les enfants constituent souvent un vecteur d'ouverture vers le voisinage en multipliant les occasions d'interaction dans les espaces de proximité. On peut également supposer qu'avoir des enfants a plus d'effet que de vivre en couple sur l'intérêt porté aux relations de voisinage.

Les résultats relatifs à la réserve relationnelle montrent autre chose. Les couples avec enfants sont les plus nombreux à déclarer une forme de réserve envers leurs voisin·es (24%), devant les familles monoparentales (22%), tandis que les couples sans enfant et les personnes seules sans enfant présentent des niveaux plus faibles (18%). C'est donc le fait d'avoir des enfants qui va augmenter la réserve avec ses voisin·es. Les familles avec enfants sont davantage exposées aux interactions de voisinage mais elles peuvent également chercher à maintenir certaines frontières relationnelles afin de préserver leur sphère privée et la sécurité de leur(s)

enfant(s). La fréquentation du voisinage s'accompagne alors d'une sélection plus forte des relations entretenues.

Tableau 22 : Anonymat avec les voisins selon la composition familiale						
Characteristic	couple avec enfant(s) N = 5,065	couple sans enfant N = 3,410	seul(e) avec enfant(s) N = 1,735	seul(e) sans enfant N = 6,902	Total	p-value [†]
anonyme1						0.004
Anonyme 1	16 % (119)	19 % (89)	21 % (52)	24 % (212)	20% (n=3,460)	
pas anonyme 1	84 % (724)	81 % (418)	79 % (226)	76 % (732)	80% (n=13,653)	
anonyme2						0.020
Anonyme 2	24 % (209)	18 % (90)	22 % (63)	18 % (174)	20% (n=3,421)	
pas anonyme 2	76 % (634)	82 % (417)	78 % (215)	82 % (770)	80% (n=13,692)	
anonyme3						<0.001
Anonyme 3	6.2 % (49)	12 % (53)	14 % (33)	13 % (112)	11% (n=1,856)	
pas anonyme 3	94 % (794)	88 % (454)	86 % (245)	87 % (832)	89% (n=15,257)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 16% des couple avec enfant(s) sont indifférents envers leurs relations de voisinage.						

L'indicateur d'absence d'échanges concrets (anonyme3) montre quant à lui que les couples avec enfants sont de loin les moins concernés par cette forme d'anonymat (6%), alors que les personnes seules avec enfant (14%), les personnes seules sans enfant (13%) et les couples sans enfant (12%) présentent des niveaux plus élevés ($p < 0,001$). Ce résultat montre que les familles avec enfants disposent plus souvent de relations de voisinage activées sous forme d'échanges de services, d'entraide ponctuelle ou de visites. La présence d'enfants constitue ainsi un facteur d'ancrage local en créant des besoins pratiques qui favorisent l'activation des ressources relationnelles de proximité. Les voisin-es peuvent alors être sollicités pour surveiller les enfants ou apporter une aide occasionnelle dans la gestion du quotidien.

Dans l'ensemble, ces résultats confirment que les sociabilités de voisinage sont étroitement liées à la position des individus dans le cycle de vie familial. Les familles, et particulièrement les couples avec enfants, apparaissent moins touchées par les formes les plus fortes d'anonymat résidentiel, tandis que les personnes vivant seules entretiennent plus fréquemment un rapport distant au voisinage. Les relations de proximité dépendent donc non seulement des caractéristiques des quartiers mais aussi des ressources relationnelles associées aux configurations familiales.

Dans l'ensemble, ces résultats confirment que l'anonymat résidentiel est fortement structuré par les inégalités sociales. Il apparaît plus fréquent chez les hommes, les jeunes adultes, les étudiants, les employés, les ouvriers, les inactifs et les personnes vivant seules. À l'inverse,

l'avancée en âge, l'appartenance aux catégories sociales les plus favorisées ainsi que la présence d'un conjoint ou d'enfants tendent à favoriser les échanges de voisinage et à réduire les formes les plus fortes d'anonymat. Ces résultats valident donc largement la deuxième hypothèse de ce mémoire et invitent à examiner plus précisément le rôle des caractéristiques résidentielles dans la production de l'anonymat.

3.4. Les inégalités résidentielles dans la production de l'anonymat

La troisième hypothèse de ce mémoire postule que certaines caractéristiques résidentielles favorisent davantage les formes d'anonymat entre voisin·es. L'idée est que les relations de voisinage nécessitent du temps pour se construire et reposent sur une certaine stabilité résidentielle. Les individus qui occupent durablement leur logement ou qui sont propriétaires devraient donc entretenir des relations plus développées avec leur voisinage que ceux qui connaissent des situations résidentielles plus instables. Afin de tester cette hypothèse, l'analyse porte ici sur l'ancienneté dans le logement et sur le statut d'occupation.

D'après le tableau 23, l'ancienneté résidentielle est l'un des facteurs les plus fortement associés aux différentes formes d'anonymat. L'indifférence au voisinage diminue régulièrement à mesure que la durée de résidence augmente. Elle concerne 27% des personnes installées depuis moins de deux ans, contre seulement 12% de celles présentes dans leur logement depuis vingt ans ou plus ($p < 0,001$). Cette évolution suggère que l'intérêt porté au voisinage se construit progressivement au fil de l'installation résidentielle. Les nouveaux arrivants disposent de peu d'informations sur leur environnement immédiat et leurs réseaux relationnels demeurent souvent principalement situés hors du quartier. À mesure que la durée de résidence augmente, les occasions de croisement, les salutations répétées et la familiarisation avec les habitant·es favorisent une plus grande attention portée au voisinage. L'absence d'échanges concrets (anonyme3) suit une logique comparable. Elle touche une personne sur cinq parmi les habitant·es installé·es depuis moins de deux ans, contre environ 9% de ceux présents depuis au moins cinq ans. Les échanges de services, les visites ou les formes d'entraide de proximité semblent donc particulièrement dépendants du temps passé dans le quartier. + source biblio

L'indicateur de réserve relationnelle présente toutefois une évolution différente. Les personnes récemment installées sont les moins nombreuses à se déclarer réservées (13%),

tandis que cette proportion atteint 27% chez les habitant·es présents depuis 10 à 19 ans. Ce résultat suggère que la réserve relationnelle ne caractérise pas prioritairement les nouveaux arrivants. Elle semble plutôt se construire au fil du temps, à mesure que les habitant·es apprennent à connaître leur voisinage. Ils peuvent ensuite développer des formes de distance sélective liées à des expériences conflictuelles passées. La réserve apparaît ainsi comme une manière de réguler l'intensité de ses relations.

Tableau 23 : Formes d'anonymat résidentiel selon l'ancienneté dans le logement						
Characteristic	Moins de 2 ans N = 3,138	De 2 à 4 ans N = 3,851	De 5 à 9 ans N = 3,601	De 10 à 19 ans N = 3,090	20 et plus N = 3,270	Total
anonyme1						p-value ¹
Anonyme 1	27 % (104)	24 % (126)	18 % (97)	19 % (79)	12 % (60)	20% (n=3,418)
pas anonyme 1	73 % (311)	76 % (429)	82 % (490)	81 % (399)	88 % (454)	80% (n=13,531)
anonyme2						<0.001
Anonyme 2	13 % (50)	17 % (104)	24 % (141)	27 % (139)	20 % (101)	20% (n=3,414)
pas anonyme 2	87 % (365)	83 % (451)	76 % (446)	73 % (339)	80 % (413)	80% (n=13,535)
anonyme3						<0.001
Anonyme 3	20 % (76)	11 % (53)	7.9 % (42)	7.4 % (30)	8.9 % (43)	11% (n=1,835)
pas anonyme 3	80 % (339)	89 % (502)	92 % (545)	93 % (448)	91 % (471)	89% (n=15,114)
¹ Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 27% des enquêté·es résidant dans leur logement depuis moins de 2 ans sont indifférents envers leurs relations de voisinage.						

Le statut d'occupation du logement confirme quant à lui également l'importance des mécanismes d'ancrage résidentiel. Les propriétaires apparaissent systématiquement moins touchés par les différentes formes d'anonymat que les locataires (tableau 24). Seuls 15% d'entre eux se déclarent indifférents au voisinage, contre 21% des locataires du secteur social et 27% des locataires du secteur privé ($p < 0,001$). De même, l'absence d'échanges concerne seulement 6% des propriétaires, contre 15% des locataires du secteur social et 13% des locataires du secteur privé.

Ces écarts peuvent être reliés aux différences de stabilité résidentielle associées aux différents statuts d'occupation. Les propriétaires résident généralement plus longtemps dans leur logement et ont davantage intérêt à investir leur environnement local. Le logement constitue pour eux un bien durable dont la valeur dépend aussi de la qualité du cadre résidentiel et des relations de voisinage. À l'inverse, les locataires, en particulier dans le secteur privé,

connaissent plus souvent des trajectoires résidentielles assez mobiles, ce qui limite les incitations à construire des relations durables avec les voisin·es.

Tableau 24 : Formes d'anonymat résidentiel selon le statut d'occupation du logement						
Characteristic	propriétaire N = 6,550	locataire ou autre situation du secteur social N = 4,998	locataire ou autre situation du secteur privé N = 5,323	autres situations N = 66	Total	p- value [†]
anonyme1						<0.001
<i>Anonyme 1</i>	15 % (123)	21 % (168)	27 % (176)	22 % (1)	20% (n=3,433)	
<i>pas anonyme</i> 1	85 % (839)	79 % (720)	73 % (515)	78 % (6)	80% (n=13,505)	
anonyme2						<0.001
<i>Anonyme 2</i>	17 % (165)	27 % (246)	18 % (120)	57 % (4)	20% (n=3,417)	
<i>pas anonyme</i> 2	83 % (797)	73 % (642)	82 % (571)	43 % (3)	80% (n=13,521)	
anonyme3						<0.001
<i>Anonyme 3</i>	6.1 % (47)	15 % (115)	13 % (82)	0 % (0)	11% (n=1,835)	
<i>pas anonyme</i> 3	94 % (915)	85 % (773)	87 % (609)	100 % (7)	89% (n=15,102)	
[†] Calculé à partir d'un test du Khi-deux Les pourcentages sont pondérés mais pas les effectifs. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018 Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine Lecture : 15% des propriétaires sont indifférents envers leurs relations de voisinage.						

La situation des locataires du secteur social doit toutefois être soulignée. Si leur niveau d'indifférence est inférieur à celui des locataires du privé, ils sont les plus nombreux à déclarer une forme de réserve relationnelle (27%). Ils sont très majoritairement dans des logements collectifs, comme des immeubles. La proximité résidentielle ne débouche pas nécessairement sur des relations de confiance. Les habitant·es peuvent connaître leurs voisin·es, les croiser régulièrement et participer à la vie ordinaire de l'immeuble tout en maintenant une certaine distance dans leurs relations quotidiennes.

Dans l'ensemble, ces résultats valident largement la troisième hypothèse. Les formes d'anonymat résidentiel apparaissent étroitement liées aux conditions d'occupation du logement et à la stabilité des trajectoires résidentielles. L'ancienneté dans le logement et l'accession à la propriété réduisent fortement l'indifférence et favorisent les échanges de voisinage, tandis que les situations plus mobiles ou locatives s'accompagnent davantage de distance relationnelle. Ces résultats confirment que l'anonymat résidentiel ne dépend pas seulement des caractéristiques sociales des individus ou du contexte urbain, mais également des conditions concrètes de leur inscription dans l'espace résidentiel.

Discussion

Cette recherche visait à interroger les formes d'anonymat résidentiel à partir d'une approche quantitative fondée sur l'enquête MQMV et la construction de plusieurs indicateurs d'anonymat. Les résultats obtenus permettent d'apporter plusieurs éléments de réponse aux hypothèses formulées, tout en invitant à en nuancer la portée. D'un point de vue général, les analyses montrent que l'anonymat résidentiel est un phénomène relativement minoritaire mais socialement structuré. Il ne renvoie pas à une situation homogène. En effet, les quatre dimensions différentes mobilisées (indifférence, réserve relationnelle, absence d'échanges, marginalité relationnelle) ne se recouvrent que partiellement et renvoient à des configurations relationnelles distinctes. Cette première conclusion invite à considérer l'anonymat comme un ensemble de formes différenciées de mise à distance du voisinage. Les résultats confirment également que ces formes d'anonymat ne peuvent être réduites aux seuls effets du contexte urbain. Si la densité ou le type de quartier jouent un rôle, ils n'expliquent pas toutes les variations observées. Les inégalités sociales apparaissent en revanche comme un facteur structurant, de même que les trajectoires résidentielles et les formes d'ancrage dans le logement. Ces résultats soulignent ainsi l'importance de replacer les sociabilités de voisinage dans des rapports sociaux plus larges.

Ces résultats doivent toutefois être interprétés avec prudence. Plusieurs limites tiennent à la fois aux données mobilisées et à la manière dont l'anonymat a été construit. D'abord, les indicateurs reposent sur des déclarations des enquêté·es et renseignent davantage leur perception des relations de voisinage que les interactions elles-mêmes. Ensuite, les différentes formes d'anonymat identifiées ne renvoient pas nécessairement aux mêmes réalités sociales. L'indifférence à l'égard du voisinage et la préférence pour la réserve semblent relever principalement de dispositions ou de choix relationnels, tandis que l'absence d'échanges peut tout autant traduire un retrait volontaire qu'une situation d'isolement subi. L'enquête ne permet pas de distinguer clairement ces situations. Dès lors, l'absence de relations de voisinage ne doit pas être interprétée systématiquement comme un déficit de lien social. Certains individus peuvent disposer de réseaux relationnels denses dans d'autres espaces de sociabilité et ne pas investir les relations de voisinage, tandis que d'autres peuvent être confrontés à un isolement plus général qui dépasse le seul cadre résidentiel.

Par ailleurs, l'un des principaux enjeux de ce mémoire consistait à transformer une notion théorique, celle d'anonymat résidentiel, en un objet mesurable à partir de données d'enquête.

Or, les résultats montrent précisément que cette opération n'a rien d'évident. Selon les indicateurs retenus, les individus identifiés comme « anonymes » ne sont pas les mêmes et les facteurs associés varient parfois sensiblement. L'anonymat apparaît ainsi moins comme une propriété objective des individus que comme une construction dépendante des dimensions retenues pour le mesurer. En ce sens, ce mémoire ne permet pas de produire une mesure définitive de l'anonymat résidentiel, mais plutôt de mettre à l'épreuve plusieurs manières de l'opérationnaliser et d'en montrer les implications empiriques.

Cette réflexion conduit également à interroger la pertinence des différents indicateurs pour la poursuite de l'analyse. Les résultats montrent que l'indicateur d'indifférence et celui d'absence d'échanges sont les plus sensibles aux variations sociales et résidentielles observées dans ce mémoire. L'indicateur de réserve relationnelle apparaît plus ambigu, dans la mesure où il peut caractériser des individus fortement insérés dans leur voisinage évitant seulement quelques voisins ciblés.

Ces limites ouvrent des prolongements pour la suite du travail. À court terme, l'analyse gagnerait à être approfondie par des méthodes multivariées (régressions, ACM, classification) afin d'identifier plus précisément les effets propres des variables sociales et résidentielles et leurs interactions. L'indicateur de marginalité relationnelle, non mobilisé ici, pourrait être exploité dans une perspective d'analyse de réseaux afin d'étudier les individus les plus périphériques et leurs caractéristiques sociales. Plus largement, une approche complémentaire par entretiens permettrait de mieux comprendre les logiques de choix ou de contrainte derrière les différentes formes d'anonymat, en particulier pour distinguer ce qui relève d'un retrait volontaire, d'une absence d'opportunité relationnelle ou d'une faible intégration locale. Enfin, une analyse spécifique des cas cumulant plusieurs formes d'anonymat pourrait être réalisée afin d'identifier des profils d'anonymat "fort" et leurs déterminants.

Bibliographie

- AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUE-REMBLIÈRE, *Ce que voisiner veut dire: une grande enquête sur les liens sociaux de proximité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2025.
- AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUE-REMBLIÈRE (dir.), *Les formes contemporaines du voisinage. Espaces résidentiels et intégration sociale*. Paris : Centre Max Weber - Ined, rapport de recherche, 2021
- AUTHIER Jean-Yves et Joanie CAYOUE-REMBLIÈRE, « Voisiner, une pratique qui demeure... sélective », *Population & Sociétés*, vol. 589, n° 5, Ined Éditions, 2021, p. 1-4.
- CARTIER Marie, Isabelle COUTANT, Yasmine SIBLOT et Olivier MASCLÉ, *La France des « petits-moyens ». Enquête sur la banlieue pavillonnaire*, Paris, La Découverte, 2008, 324 p. DOI: 10.3917/dec.carti.2008.01.
- CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, « Les rapports sociaux dans les quartiers de mixité sociale programmée », *Sociologie*, vol. 11, n° 1, Presses Universitaires de France, 2020, p. 1-22.
- CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie et Eric CHARMES, « Social ties in and out of the neighbourhood: Between compensation and cumulation », *Urban Studies*, vol. 61, n° 8, 2024, p. 1581-1603.
- CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, Éric CHARMES et Josette DEBROUX, « Les effets de quartier mis en contexte : à propos de la sociabilité locale dans les centres de deux petites villes françaises », *Géographie, économie, société*, vol. 26, n° 4, 2024, p. 493-523.
- CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, Éric CHARMES et Hélène STEINMETZ, « À qui profite le voisinage ? Le voisinage au prisme des classes sociales », *Sociologie*, vol. 16, n° 4, Presses Universitaires de France, 2025, p. 367-386.
- CAYOUE-REMBLIÈRE Joanie, Aurélie SANTOS et Camille NOÛS, « Regards sociologiques sur la constitution des bases de sondage: Ce que compter des logements sur le terrain veut dire », *Genèses*, vol. 121, n° 4, Belin, 2020, p. 121-141.
- CHAMBOREDON Jean-Claude et Madeleine LEMAIRE, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. 11, n° 1, 1970, p. 3-33.
- COURGEAU Daniel, « Les réseaux de relations entre personnes. Étude d'un milieu urbain », *Population*, vol. 30, n° 2, Institut national d'études démographiques, 1975, p. 271-283.
- DEMICHÉL-BASNIER Sarah, *L'attention au voisinage. : contribution à l'étude des dispositifs régulateurs de sociabilité*, Doctorat ès Sociologie, démographie, PhD, Normandie, 2023.

- DRULHE Marcel, Serge CLÉMENT, Jean MANTOVANI et Monique MEMBRADO, « L'expérience du voisinage : propriétés générales et spécificités au cours de la vieillesse : », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 123, n° 2, 2008, p. 325-339.
- FELDER Maxime, « La diversité sur le palier. Catégorisations ordinaires d'un voisinage hétérogène à Genève », *Lien social et Politiques*, n° 77, 2016, p. 220-239.
- FOL Sylvie, « Mobilité et ancrage dans les quartiers pauvres : les ressources de la proximité », *Regards Sociologiques*, n° 40, Association Regards Sociologiques, 2010, p. 27-43.
- GRAFMEYER Yves et Isaac JOSEPH, *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, coll. « RES », 1984.
- GUEST Avery M. et Susan K. WIERZBICKI, « Social Ties at the Neighborhood Level: Two Decades of GSS Evidence », *Urban Affairs Review*, vol. 35, n° 1, SAGE Publications Inc, 1999, p. 92-111.
- HAUMONT Bernard et Alain MOREL (éd.), *La société des voisins : Partager un habitat collectif*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2005.
- HÉRAN François, « Comment les Français voient-ils le voisinage ? », *Economie et Statistique*, vol. 195, n° 1, Institut national de la statistique et des études économiques, 1987, p. 43-59.
- SIMMEL Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », n° 910, 2018 [1903], trad. J.-L. Vieillard-Baron & F. Joly
- SIMMEL Georg, *Métropoles et mentalités*, 1903, in GRAFMEYER Yves et Isaac JOSEPH, *L'École de Chicago*, Paris, Aubier, coll. « RES », 1984.

Sitographie

- Insee, Recensement de la population 2021, cité dans Centre d'observation de la société, « La part de la population vivant en ville progresse moins rapidement », 2025
https://www.observationsociete.fr/territoires/lieu-de-vie_terri/la-part-de-la-population-vivant-en-ville-plafonne/
- Mon quartier, mes voisins (MQMV) (2018) [fichier de données]. Ined, Centre Max Weber [producteur]. Ined [distributeur] <https://doi.org/10.48756/ined-IE0253-2815>

Annexes

Tableau 13 : Fréquence des profils d'anonymat	
Characteristic	N = 2,572 ⁷
profil_anonym	
<i>Anonyme 1Anonyme 2Anonyme 3</i>	17 (0.7%)
<i>Anonyme 1Anonyme 2pas anonyme 3</i>	81 (3.1%)
<i>Anonyme 1pas anonyme 2Anonyme 3</i>	79 (3.1%)
<i>Anonyme 1pas anonyme 2pas anonyme 3</i>	295 (11%)
<i>pas anonyme 1Anonyme 2Anonyme 3</i>	20 (0.8%)
<i>pas anonyme 1Anonyme 2pas anonyme 3</i>	418 (16%)
<i>pas anonyme 1pas anonyme 2Anonyme 3</i>	131 (5.1%)
<i>pas anonyme 1pas anonyme 2pas anonyme 3</i>	1,531 (60%)
⁷ Champ : Individus de 18 ans ou plus résidant en France métropolitaine. Source : Enquête Mon Quartier, Mes Voisins, Ined-CMW, 2018. Lecture : 0,7% des enquêté-es sont anonymes selon les 3 indicateurs d'anonymat.	

Annexe 2 : Questionnaire MQMV, module Relations

voir pages suivantes

Questionnaire de l'enquête **Mon quartier, mes voisins**

« Urbain »

Remarques de mise en page :

- Les filtres sont en rouge
- Les encadrés sont des chapeaux qui présentent les différentes parties du questionnaire.
- En vert : consigne aux enquêteurs
- En bleu : notes a posteriori, pour indiquer des différences de formulation entre habitant.es de VSR « Ruraux » (VSR P7 et L7) et VSR « Urbains » (tous les VSR 1 à 6)
- En majuscule : nom des variables

Table des matières

Infos à remplir par l'enquêteur	3
Ménage.....	4
Quartier	11
Relations	19
Contacts	31
Intégration	48
Enfants	54
Sociodémo.....	74
Fin.....	87

Champ : les propriétaires occupants / locataires des logements du quartier et éventuellement d'autres personnes y vivant habituellement.

Présentation de l'étude :

Bonjour,

Je travaille pour le CNRS [INED], nous réalisons une étude sur le voisinage et la vie de quartier. Votre logement a été sélectionné pour répondre au questionnaire qui porte sur la vie de tous les jours dans le quartier et vos relations (ou votre absence de relations) avec vos voisins. Les informations recueillies sont confidentielles.

Infos à remplir par l'enquêteur

⌚ **Heure de début** : |__|__|h|__|__|min (Merci de noter l'heure précise)

A_DATE : |__|__|/|__|__|/|__|__|__|
 Jour mois année

A_Enq : Nom et prénom de l'enquêteur :

A_Code : Code de l'enquêteur :

A_NQ : Code articulé du logement enquêté :

A_TYPELOG : Ce logement est-il :

1. une maison individuelle
2. une maison mitoyenne
3. un appartement
4. une péniche

Relations

Nous allons maintenant parler des relations que vous entretenez dans votre quartier et avec vos voisins. Nous parlerons d'abord des relations que vous avez avec les gens de votre immeuble ou des maisons alentours puis des relations que vous avez avec les habitants du reste de votre quartier.

F_ENTI : Au cours des 12 derniers mois, avez-vous eu l'occasion d'entrer chez des personnes qui habitent dans votre immeuble (ou dans les maisons alentours) ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté.

- 1. Oui
- 2. Non
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

F_ENTP : Si F_ENTI=1 : Était-ce pour :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. un café, un thé	☐	☐	☐	☐
2. un apéritif	☐	☐	☐	☐
3. un repas	☐	☐	☐	☐
4. une simple discussion	☐	☐	☐	☐
5. pour accompagner des enfants	☐	☐	☐	☐
6. à l'occasion d'incidents ou de nuisances (constater un dégât, récupérer un objet tombé...)	☐	☐	☐	☐

F_RENTI : Au cours des 12 derniers mois, une ou plusieurs personnes de votre immeuble (ou des maisons alentours) sont-elles entrées chez vous ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté.

- 1. Oui
- 2. Non
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

F_RENTP : Si F_RENTI=1 : Était-ce pour :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. un café, un thé	☐	☐	☐	☐
2. un apéritif	☐	☐	☐	☐
3. un repas	☐	☐	☐	☐
4. une simple discussion	☐	☐	☐	☐
5. pour accompagner des enfants	☐	☐	☐	☐
6. à l'occasion d'incidents ou de nuisances (constater un dégât, récupérer un objet tombé...)	☐	☐	☐	☐

F_SERI : Au cours des 12 derniers mois, des personnes de votre immeuble (ou des maisons alentours) vous ont-elles rendu un service comme récupérer votre courrier, garder vos enfants ou arroser vos plantes ?

Services gratuits uniquement

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté.

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_SERP: Si F_SERI=1 : Était-ce pour :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. vous prêter des ingrédients (du sel, de la moutarde, etc.), des objets (tire-bouchon, etc.), ou des outils	☐	☐	☐	☐
2. réceptionner un colis pour vous	☐	☐	☐	☐
3. garder vos clés ou arroser les plantes	☐	☐	☐	☐
4. nourrir, promener ou garder vos animaux domestiques	☐	☐	☐	☐
5. garder vos enfants, les conduire ou les récupérer à l'école ou à des activités	☐	☐	☐	☐
6. effectuer pour vous des travaux de bricolage, de jardinage ou des réparations	☐	☐	☐	☐
7. vous aider dans des démarches administratives	☐	☐	☐	☐
8. vous conduire ou vous accompagner quelque part	☐	☐	☐	☐
9. vous rendre d'autres services	☐	☐	☐	☐

F_RSERI : Inversement, avez-vous vous-même rendu service à des personnes de votre immeuble (ou des maisons alentours) ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté.

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_RSERP : Si F_RSERI=1 : Était-ce pour :

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. prêter des ingrédients (du sel, de la moutarde, etc.), des objets (tire-bouchon, etc.), ou des outils	☐	☐	☐	☐
2. réceptionner un colis	☐	☐	☐	☐
3. garder des clés ou arroser des plantes	☐	☐	☐	☐
4. nourrir, promener ou garder des animaux domestiques	☐	☐	☐	☐
5. garder des enfants, les conduire ou les récupérer à l'école ou à des activités	☐	☐	☐	☐
6. effectuer des travaux de bricolage, de jardinage ou des réparations	☐	☐	☐	☐
7. donner de l'aide dans des démarches administratives	☐	☐	☐	☐
8. conduire ou accompagner quelqu'un quelque part	☐	☐	☐	☐
9. d'autres services	☐	☐	☐	☐

Parlons maintenant des autres habitants de votre quartier, en excluant les habitants de votre immeuble (ou des maisons alentours)

F_ENTQ : Au cours des 12 derniers mois, avez-vous eu l'occasion d'entrer chez des personnes de votre quartier ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté.

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_ENTQ2 : Si F_ENTQ=1 : Était-ce pour :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. un café, un thé	☐	☐	☐	☐
2. un apéritif	☐	☐	☐	☐
3. un repas	☐	☐	☐	☐
4. une simple discussion	☐	☐	☐	☐
5. pour accompagner des enfants	☐	☐	☐	☐
6. à l'occasion d'incidents ou de nuisances (constater un dégât, récupérer un objet tombé...)	☐	☐	☐	☐
7. rien de tout cela	☐	☐	☐	☐

F_RENTQ : Inversement, au cours des 12 derniers mois, avez-vous eu l'occasion de faire entrer chez vous des personnes de votre quartier ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_RENTQ2 : Si F_RENTQ=1 : Était-ce pour :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. un café, un thé	☐	☐	☐	☐
2. un apéritif	☐	☐	☐	☐
3. un repas	☐	☐	☐	☐
4. une simple discussion	☐	☐	☐	☐
5. pour accompagner des enfants	☐	☐	☐	☐
6. à l'occasion d'incidents ou de nuisances (constater un dégât, récupérer un objet tombé...)	☐	☐	☐	☐
7. rien de tout cela	☐	☐	☐	☐

Toujours en excluant les habitants de votre immeuble (ou des maisons alentours)...

F_SERQ : Au cours des 12 derniers mois, des personnes de votre quartier vous ont-elles rendu un service (gardé vos enfants, ou gardé vos clefs, vos plantes, vos animaux, vous ont prêté des outils ou des ingrédients, réceptionné un colis qui vous était destiné, etc.) ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquête

Services gratuits uniquement

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_SERQ2 : Si F_SERQ=1 : De quels types de services s'agissait-il :

Services gratuits uniquement

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. vous prêter des ingrédients (du sel, de la moutarde, etc.), des objets (tire-bouchon, etc.), ou des outils	☐	☐	☐	☐
2. réceptionner un colis pour vous	☐	☐	☐	☐
3. garder vos clés ou arroser les plantes	☐	☐	☐	☐
4. nourrir, promener ou garder vos animaux domestiques	☐	☐	☐	☐
5. garder vos enfants, les conduire ou les récupérer à l'école ou à des activités	☐	☐	☐	☐
6. effectuer pour vous des travaux de bricolage, de jardinage ou des réparations	☐	☐	☐	☐
7. vous aider dans des démarches administratives	☐	☐	☐	☐
8. vous conduire ou vous accompagner quelque part	☐	☐	☐	☐
9. vous rendre d'autres services	☐	☐	☐	☐

F_RSERQ : Inversement, au cours des 12 derniers mois, avez-vous vous-même rendu ce genre de services à des personnes de votre quartier ?

Toutes ces questions ne concernent que l'enquêté

Services gratuits uniquement

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_RSERQ2 : Si F_RSERQ=1 : De quels types de services s'agissait-il :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. prêter des ingrédients (du sel, de la moutarde, etc.), des objets (tire-bouchon, etc.), ou des outils	☐	☐	☐	☐
2. réceptionner un colis	☐	☐	☐	☐
3. garder des clés ou arroser des plantes	☐	☐	☐	☐
4. nourrir, promener ou garder des animaux domestiques	☐	☐	☐	☐
5. garder des enfants, les conduire ou les récupérer à l'école ou à des activités	☐	☐	☐	☐
6. effectuer des travaux de bricolage, de jardinage ou des réparations	☐	☐	☐	☐
7. donner de l'aide dans des démarches administratives	☐	☐	☐	☐
8. conduire ou accompagner quelqu'un quelque part	☐	☐	☐	☐
9. d'autres services	☐	☐	☐	☐

Parlons maintenant de vos conversations

Si n'a déclaré aucune relation (entrer /être entré / services) dans les questions sur « immeuble (ou maisons alentours) »

F_CONVI : Si (F_ENTI=2 et F_RENTI=2 et F_SERI=2 et F_RSERI=2) : Au-delà du « bonjour, bonsoir », avez-vous parfois des conversations avec les personnes qui habitent votre immeuble (ou les maisons alentours) ?

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

Si n'a déclaré aucune relation (entrer /être entré / services) dans les questions sur les personnes de son quartier

F_CONVQ : Au-delà du « bonjour, bonsoir », avez-vous parfois des conversations avec d'autres personnes qui habitent votre quartier, en dehors de celles qui vivent dans votre immeuble (ou les maisons alentours) ?

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

☞ Si F_CONVI=2 et F_CONVQ=2, passer à F_NTIC page 25

F_CONV : Sauf si F_CONVI=2 et F_CONVQ=2 : Au cours de vos échanges avec les habitants de votre immeuble (ou des maisons alentours) ou les habitants de votre quartier, vous arrive-t-il de parler :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. de votre immeuble ou de votre résidence	☐	☐	☐	☐
2. des voisins, du voisinage	☐	☐	☐	☐
3. du quartier	☐	☐	☐	☐
4. de sujets liés à votre ville	☐	☐	☐	☐
5. de votre travail (du vôtre, de celui de vos voisins)	☐	☐	☐	☐
6. des activités de loisirs (par exemple sport, musique, shopping, cinéma, cuisine, vacances)	☐	☐	☐	☐
7. de l'éducation des enfants (y. c. s'il ne s'agit pas des enfants de l'enquête)	☐	☐	☐	☐
8. de votre pays de naissance, de celui de vos parents ou de celui d'un de vos voisins	☐	☐	☐	☐
9. de politique	☐	☐	☐	☐
10. de religion	☐	☐	☐	☐
11. d'autres questions de votre vie privée ou de celle de vos voisins (santé, divorce, votre famille, vos enfants ou petits-enfants, etc.)	☐	☐	☐	☐
12. du temps, de la météo (de choses et d'autres, de petits riens)	☐	☐	☐	☐

F_CONVE : Sauf si F_CONVI=2 et F_CONVQ=2 : Et dans vos conversations avec ces personnes, vous arrive-t-il d'échanger :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. des informations sur les écoles, les collèges, les lycées (hors enseignement supérieur)	☐	☐	☐	☐
2. des informations sur les commerces du quartier	☐	☐	☐	☐
3. des informations sur des opportunités d'emploi	☐	☐	☐	☐
4. des contacts pour des services à domicile (baby-sitter, femmes de ménages, plombier)	☐	☐	☐	☐

F_AUTLANG : Sauf si F_CONVI=2 et F_CONVQ=2 : De façon générale, lors de ces conversations, vous est-il arrivé d'utiliser une autre langue que le français ?

- 1. Oui
- 2. Non
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

F_AUTLANG2 : Si F_AUTLANG =1 : Est-ce alors :

Plusieurs réponses possibles

- ☐ 1. une langue liée à votre pays de naissance ou celui de vos parents
- ☐ 2. une langue liée au pays de naissance de de votre conjoint ou de ses parents
- ☐ 3. une langue liée au pays de naissance de vos voisins
- ☐ 4. une langue de communication comme l'anglais
- ☐ 5. autres situations
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

F_NTIC : Vous arrive-t-il d'utiliser des SMS/MMS, des mails ou les réseaux sociaux pour communiquer avec les habitants de votre immeuble (ou des maisons alentours) ou les habitants de votre quartier :

- 1. plusieurs fois par jour
- 2. une fois par jour environ
- 3. plusieurs fois par semaine
- 4. une fois par semaine environ
- 5. moins souvent
- 6. jamais
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

Maintenant, j'aimerais savoir ce que vous mettez derrière le terme de « voisins »

F_VOIS : Pour vous, vos voisins sont :

Plusieurs réponses possibles

Montrer la fiche 1

Les personnes qui habitent...

- ☐ 1. sur votre palier
- ☐ 2. dans votre immeuble
- ☐ 3. dans les maisons alentours
- ☐ 4. dans votre ensemble d'immeubles
- ☐ 5. dans votre rue
- ☐ 6. dans votre quartier
- ☐ 7. dans l'ensemble du village
- 8. autre (ne pas lire)
- 88. Refuse de répondre
- 99. Ne sait pas

F_FDV : Participez-vous, vous personnellement, à la fête des voisins :

- 1. chaque année
- 2. de temps en temps
- 3. jamais
- 7. il n'y a pas de fête des voisins
- 8. Refuse de répondre
- 9. je ne sais pas si une fête des voisins est organisée dans mon quartier

F_FDV2 : Si F_FDV=(1,2) : Pour vous, participer à cette fête des voisins :

- 1. a renforcé vos relations avec vos voisins
- 2. a affaibli vos relations avec vos voisins
- 3. n'a pas changé vos relations avec vos voisins.
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

F_DIFSEM : Diriez-vous que vos voisins sont :

- 1. plutôt des personnes qui vous ressemblent ?
- 2. plutôt des personnes différentes de vous ?
- 3. les deux à la fois (ne pas lire)
- 8. Refuse de répondre
- 9. Ne sait pas

F_DIFSEM1 : Si F_DIFSEM=1 ou 3 : En quoi ils vous ressemblent ?

.....
.....
.....

Noter ce que l'enquêté dit le plus fidèlement possible. Si refuse de répondre, mettre 88 ; si ne sait pas, mettre 99.

F_DIFSEM2 : SI F_DIFSEM=2 ou 3 : En quoi ils sont différents de vous ?

.....

.....

.....

Noter ce que l'enquêté dit le plus fidèlement possible. Si refuse de répondre, mettre 88 ; si ne sait pas, mettre 99.

F_JUG : Depuis que vous vous êtes installé.e dans ce logement, avez-vous eu le sentiment d'être jugé.e par certains de vos voisins ?

Au moins un.

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas



F_JUG2 : SI F_JUG=1 : À quel propos ?

.....

.....

.....

Si refuse de répondre, mettre 88 ; si ne sait pas, mettre 99

F_EVIT : Y a-t-il des voisins que vous évitez :

1. Oui
2. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_GENE : Depuis que vous vous êtes installé.e dans ce logement, avez-vous déjà été gêné.e par :

	1. oui	2. non	8. Refuse de répondre	9. Ne sait pas
1. Des bruits	☐	☐	☐	☐
2. Des odeurs	☐	☐	☐	☐
3. Des saletés, des dégradations	☐	☐	☐	☐
4. Des impolitesses	☐	☐	☐	☐
5. Des remarques ou des comportements racistes, homophobes, sexistes, intolérantes (peu importe la personne visée)	☐	☐	☐	☐
6. L'usage des parties communes et des espaces collectifs	☐	☐	☐	☐
7. Un problème de stationnement	☐	☐	☐	☐
8. Autres choses	☐	☐	☐	☐

F_BRUIT : Si F_GENE_1=1 : Les bruits qui vous ont gênés étaient-ils des bruits :

Plusieurs réponses possibles

- ☐ 1. d'enfants, de bébés (cris, pleurs, disputes, etc.)
 - ☐ 2. liés à la vie privée (disputes, cris de joie, relations sexuelles, etc.)
 - ☐ 3. liés à des déplacements (talons, meubles que l'on déplace, porte qui grince, etc.)
 - ☐ 4. provoqués par des appareils (télévision ou chaîne hifi trop forte, électroménager, tondeuse, etc.)
 - ☐ 5. de fêtes ou de soirées
 - ☐ 6. d'autres rassemblements de personnes (terrasses de restaurants, discussions à l'extérieur, sorties de boîtes de nuits...)
 - ☐ 7. de travaux (perceuse, marteau, etc.)
 - ☐ 8. d'animaux (abolements, chant du coq, braiement, etc.)
 - ☐ 9. bruits de circulation (voitures, trains...)
 - ☐ 10. d'autres bruits
88. Refuse de répondre
99. Ne sait pas

F_CONFLIT : Depuis que vous vous êtes installé.e dans ce logement, êtes-vous entré.e en conflit avec un ou plusieurs voisins ?

1. Oui, avec un voisin
2. Oui, avec plusieurs voisins
3. Non
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_CONFLIT2 : Si F_CONFLIT=(1,2) : Quel était l'objet de ce ou de ces conflits. Était-ce :
Plusieurs réponses possibles

- ☐ 1. des bruits
 - ☐ 2. des odeurs
 - ☐ 3. des saletés, des dégradations
 - ☐ 4. des remarques ou des comportements racistes, homophobes, sexistes, intolérants
 - ☐ 5. la gestion de la copropriété (comptes financiers et respect du règlement ou du cahier des charges)
 - ☐ 6. l'usage des parties communes et des espaces collectifs
 - ☐ 7. le stationnement
 - ☐ 8. les limites de terrain (droit de passage...)
 - ☐ 9. un autre objet de conflit, précisez → F_CONFLIT2_pr :

88. Refuse de répondre
99. Ne sait pas

F_REL : Globalement, aujourd'hui, vous diriez que vos relations avec vos voisins sont :

- 1. très bonnes
 - 2. bonnes
 - 3. mauvaises
 - 4. très mauvaises
 - 5. différentes selon les voisins (ne pas lire)
 - 6. inexistantes (ne pas lire)
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

F_REL2 : De façon plus générale, pour vous, avoir des relations avec ses voisins, c'est quelque chose de...

1. très important
2. important
3. peu important
4. pas important
8. Refuse de répondre
9. Ne sait pas

Contacts

Pour mieux saisir vos relations de voisinage, nous allons maintenant parler plus précisément des personnes habitant votre quartier, votre immeuble ou les maisons alentours avec lesquelles vous avez le plus de relations.

Premier contact

G_C1 : Qui citeriez-vous en premier ?

.....
.....

On prend en compte ici :

- Des personnes majeures
- Des personnes habitant le quartier, ex : les commerçants ne peuvent être saisis, sauf s'ils vivent dans le quartier
- Des mentions de personnes, même si elles sont imprécises, ex : « le vieux du 1er étage ». Mais on ne prend pas des mentions de groupes imprécis, ex : « les gens du parc »
- Noter la désignation faite par l'enquêté, en ses termes
- Il est possible, à ce stade, de noter des couples ou familles qui vivent à la même adresse.
- Attention ! Ne pas noter des couples ou des personnes qui vivent à la même adresse dans deux contacts différents. Un « contact » ajouté correspond à un logement.

Si ne sait pas, mettre 9 ; si refuse de répondre, mettre 8.

☞ Si aucun contact, aller G_FIN page 45

☞ Si G_C1=(8,9) aller G_FIN page 45

G_C1TYPE : (Ne pas lire) L'enquêté vient-il de citer :

À remplir par l'enquêteur

1. une personne seule
2. une autre situation (couple, famille, colocataires...)
 8. Refuse de répondre
 9. Ne sait pas